



# LETTRES DE NULLE PART

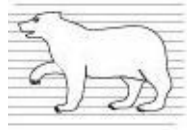
RAYMOND BERNARD

zotheca

Raymond Bernard

Lettres de nulle part

Editions du Zothecca



3800 A rue Saint Hubert, Montréal, QC H2L 4A5  
[edition.zothecca@gmail.com](mailto:edition.zothecca@gmail.com)

ISBN 978-2-924123-02-7  
© Editions du Zothecca, 2012  
Tous droits réservés  
Avec l'autorisation de Madame Yvonne Bernard  
Illustration de la couverture : ©depositphotos/Roman Sigaev

# Le sujet

D'un voyage en Inde à la rencontre des sages orientales, d'incursions dans la mémoire des mouvements ésotériques du 20<sup>e</sup> siècle, d'une rencontre avec Kamal Joumlatt et des Druzes et de ses archives personnelles, l'auteur a rédigé, de 1977 à 1988, ces vingt-neuf Lettres de Nulle part, dans le style aisé et familier d'une correspondance privée. Par ce nom, il souhaitait les délier du temps et de l'espace dont elles témoignaient pour faire émerger ce qui pouvait révéler la nature humaine dans sa quête de spiritualité au quotidien. Le parcours se fait ainsi dans le registre de la Tradition primordiale, de la vie et de la mort, de la prière, de la méditation, de la conscience, de la divination, des facultés psychiques, des pratiques spirituelles. On y retrouve également de grands acteurs de la Tradition (Rose-Croix, Franc-maçonnerie, Martinisme) - Stanislas de Gaita, Joséphin Péladan, Jeanne Guesdon, H.S. Lewis, Papus - tandis que des rencontres insolites et providentielles animent cette immersion dans les cultures orientales (Hindouisme, Bouddhisme, Sikhisme). C'est le récit et le partage d'un homme éclairé, un humaniste attentif à un monde qu'il a servi, aimé et respecté.

- « Si le monde doit changer et l'ère nouvelle s'installer définitivement, ce ne pourra être que par l'adhésion de chacun à une compréhension nouvelle et au comportement que cette compréhension implique. » (mars 1984)
- « Méconnaître la puissance de l'acte auquel aboutit la pensée qu'il traduit, c'est se fermer à l'intelligence de la loi des actions mystérieuses. » (mars 1986)
- « ...la réalisation n'est pas la fin de l'évolution ; elle est une fin, et c'est ce qui permet à de grands réalisés d'affirmer que même les plus avancés restent des néophytes. » (avril 1977)
- « Ainsi, dans notre monde, une minorité consacrée à l'œuvre de lumière suffira à une prise de conscience collective d'une ère nouvelle qui est déjà là sans être perçue et qui est riche des promesses d'un âge meilleur. » (mars 1984)

# Dédicace

Je remercie les éditions du Zothecca pour la publication des *Lettres de nulle part*.  
Cet hommage rendu à mon mari, qui a tant œuvré pour la Rose-Croix AMORC, me touche  
profondément.

*Yvonne  
Bernard*

*Cette édition a bénéficié du concours de nombreuses connaissances et amis de l'auteur, tant pour la saisie, les relectures, l'indexation, la mise en page que la conception graphique de la couverture. Qu'ils soient tous remerciés pour leur travail discret et efficace !*

# Préface

La première édition des « Lettres de nulle part » a été publiée en 1990 par les Editions rosicruciennes (Villeneuve-Saint-Georges), en deux volumes. Elles résultaient d'une adaptation par l'auteur, Raymond Bernard (1923-2006), d'une série de communications qu'il avait initialement destinées aux membres de l'Ordre de la Rose-Croix AMORC, au sein duquel il avait la fonction de Légat Suprême, opérant au niveau de l'ensemble des juridictions dans le monde. Pour passer des lettres initiales à cette première édition, il avait procédé à un certain nombre de corrections, supprimant certains passages se rapportant spécifiquement à la fonction initiale des « Lettres de nulle part » (leur produit avait pour but d'aider ceux qui ne disposaient pas de ressources suffisantes pour leurs cotisations au sein de l'AMORC), et remplaçant certains termes spécifiques par des termes génériques. C'est ce même esprit qui a prévalu tout au long de l'actualisation de l'ensemble de ces lettres. On note que Raymond Bernard avait lui-même demandé la mise en ligne du texte intégral et original des « Lettres de nulle part » sur le site internet "www.tradition-mystique.net" et avait donné autorisation au webmestre pour le faire.

Cette édition en un seul volume vient en réponse à une demande qui n'a pas cessé depuis que l'ouvrage est épuisé, mais elle est aussi motivée par l'intérêt historique qu'il revêt tant par la communication d'archives personnelles de l'auteur que par la relation qu'il fait du service qu'il a exercé dans le domaine traditionnel. C'est le récit tout à la fois d'un rosicrucien, d'un franc-maçon, d'un templier, d'un martiniste, et plus simplement d'un mystique en quête de vérité par le service. Son témoignage éclaire l'histoire de la Tradition au 20<sup>e</sup> siècle, avec cette expansion marquée qu'on a pu observer dès la fin des années 1950, à l'origine de laquelle l'auteur n'est pas étranger, ce qui est ici une manière de lui rendre hommage.

Nous avons saisi l'occasion de cette nouvelle édition pour demander un témoignage à celui qui a accompagné l'auteur lors de son voyage en Inde, en 1977 : « Jean-Marc ». Le récit de ce parcours en Inde fait l'objet des lettres IV à IX et c'est une véritable exploration à deux qui est ici relatée. Nous le remercions d'avoir accepté d'apporter son regard, trente-cinq ans plus tard, autant comme témoin que comme participant à cette aventure dont le récit induit souvent d'autres niveaux de lecture. Son témoignage « Vingt-quatre heures de la vie d'un Chela » ancre le récit porté par ces lettres dans une dimension à la fois plus réelle sur le plan temporel et plus vaste encore sur le plan spirituel.

Nous devons enfin remercier Madame Yvonne Bernard, épouse de l'auteur, pour le soutien qu'elle a apporté à cette publication, fournissant tous les éléments permettant de la finaliser. Elle est présente dans bien des « Lettres de nulle part » et son rôle apparaît indissociable de celui de son mari dans ce récit souvent autobiographique. Cet hommage rendu à Monsieur Raymond Bernard est ainsi un hommage à toutes les Traditions qu'il a servies et auxquelles il s'est toujours consacré sans réserve, sans pour autant quitter le plan de leur origine commune qu'il désignait « Tradition primordiale » et dont il reste un témoin éclairé.

**Les Editions du Zotheca**

**Mai 2012**

# Table des sujets

## I. Janvier 1977 (inclus dans l'extrait).

Présentation et objectif – les cycles de l'humanité et les âges – la société actuelle et les idéologies – le karma – l'aura du monde – la terre – le rôle des mouvements traditionnels

## II. Avril 1977 (inclus dans l'extrait).

Kamal Joumblatt – Druzes – Liban – Palestiniens – Israël – Mahdi – le château du prince à Mokhtara – réincarnation – Sri Atmananda de Trivandrum – Jnâna–Yoga – la fin

## III. Août 1977.

Convention Mondiale de l'Ordre de la Rose+Croix AMORC de 1977 – la cérémonie d'ouverture – installation de Christian B. comme Grand Maître par l'Imperator

## IV. Décembre 1977.

L'Inde – présentation – état de la population – pauvreté – maladies – Indira Gandhi – politique – système des castes – les Sadhus – les religions en Inde

## V. Janvier 1978.

L'Inde et la religion – Tradition Primordiale – Hindouisme – Brahma – Vishnou – Krishna – Rama – Siva – Parvati – Kali – Ganesh – Islam – Sikhisme –Jainisme – Zoroastrisme – Parsis – végétarien – vache sacrée

## VI. Avril 1978.

Problème cardiaque – l'Inde – comportement religieux – Bénarès – Allahabad – gourous – ashrams – expériences mystiques – Trivandrum – Sivananda – Sri Aurobindo – Auroville

## VII. Juillet 1978.

L'Inde – dons et offrandes – Katmandou – puja – enseignement du Gourou Vidya Bhushan – Dharamsala – les Tibétains en exil – médecin tibétain – entretiens avec des lamas – un Tulku – Mantra – Darjeeling – le Sikkim – Gangtok – le Bouddhisme

## VIII. Octobre 1978 (inclus dans l'extrait).

L'Inde – le Bouddhisme et ses doctrines – le Bouddhisme tibétain – Bouddha – Sarnath – expérience à Patna – Bodh–Gaya – Bouddhisme et Christianisme – Hînayâna et Mahâyâna – Bodhisattva – Maitreya – trois textes : dhyâna, Vimalakirtinir des asûtra, Sûtra de l'Eveil parfait

## IX. Janvier 1979.

L'heure de la mort – la loi du karma – extraits de lettres et témoignages – solidarité rosicrucienne – La Citadelle Cachée des Sages

## X. Avril 1979.

CROMAAT – résurgence des activités de l'AMORC – Bibliothèque du collège de l'AMORC – mises en garde de la R+C d'Europe – commentaires de l'Imperator et changements consécutifs – Grande Loge Suprême – comparaison sur les électrons

## XI. Juillet 1979.

La FUDOSI – Conclave mondial du 21/7/1946 – origines, buts et travaux – procès-verbal – les croix – le Svastika

## XII. Octobre 1979.

Dernière lettre – FUDOSI – Sar Skia – la clairvoyance – Sar Hiéronimus – manie du présage – introduction à la cosmogonie

## XIII. Mars 1984.

L'ère nouvelle – ego – économie – Idéologies – notion de possession – changer le monde, changer l'individu – "je suis coupable de ..." – Lewis A. Shoemaker

## XIV. Juin 1984.

Dr H. Spencer Lewis : la géomancie cosmique – intelligence universelle – le système : méthode et règles – glyphe cosmique

## XV. Septembre 1984.

La géomancie cosmique, suite – exemples - dix questions pour chaque signe astrologique – illustrations

## XVI. Décembre 1984.

La géomancie cosmique, suite et fin – réponses aux questions posées pour chaque signe – glyphes cosmiques

## XVII. Mars 1985.

Le temple de la Grande Loge Suprême à New-York – descriptif – souscription pour le temple – poème

## XVIII. Juin 1985.

Dr Dhanjishaw D. : le degré philosophus – les Tattwas de l'Ecole Orientale – Rama Prasad – les principes – le Swara – les Vayus – les Gharis – le souffle – les qualités des Tattwas

## XIX. Septembre 1985.

Les Tattwas – mise en pratique des principes – méditation et maîtrise – guérison – prévision du futur – mauvais Swara

## XX. Décembre 1985.

Stanislas de Guaita – histoire et biographie – Eliphas Lévi – l'occultisme – Joséphin Péladan – Papus – théosophie – "Le serpent de la Genèse"

## XXI. Mars 1986.

S. de Guaita – l'hypnotisme – le magnétisme curatif – le Tarot – les arcanes – la magie – hermétisme – mysticisme – kabbale – Rose+Croix – le matérialisme – le spiritisme – les esprits élémentaires – les rites magiques – Franc-Maçonnerie

## XXII. Juin 1986.

S. de Guaita – le chanoine Roca – christianisme ésotérique – Saint-Yves d'Alveydre – Péladan – Grand Orient – le Dr. Boullan – le Carmel – le satanisme – Papus – les mouvements Rose-Croix – Martinisme – A. Chaboseau – Oswald Wirth

## XXIII. Septembre 1986.

S. de Guaita – J.K. Huysmans – Boullan – attaques contre de Guaita – la magie – l'occultisme – la kabbale – le Tarot la Rose-Croix kabbalistique – le culte de la Lumière – le problème du mal

## XXIV. Décembre 1986.

S. de Guaita – Le Serpent de la Genèse, le Tarot : arcanes 15 à 22 – philosophie de Guaita – Saint-Yves d'Alveydre

## XXV. Mars 1987.

S. de Guaita – astrologie – l'horoscope de naissance de S. de Guaita – planètes et Maisons – poèmes – la famille de Guaita – Sar Mérodack (Joséphin Péladan) – lettres de Sar Mérodack

## XXVI. Juin 1987.

Installation en Afrique – décès de l'Imperator Ralph M. Lewis – historique de l'AMORC France – Adolescence - Chantiers de jeunesse – contacts avec Edith Lynn – Hans Grüter – correspondance avec Jeanne Guesdon

## XXVII. Septembre 1987.

Développement de l'AMORC en France – Jeanne Guesdon – difficultés – Baron Giuseppe Cassarà di Castellamare – Initiation à la Grande Loge Maçonnique Italienne – Ralph M. Lewis – décès de Jeanne Guesdon – Albin Roimer – Villeneuve–Saint–Georges – Colonel Rybenski – premières réunions rosicruciennes – Chapitre Jeanne Guesdon

## XXVIII. Décembre 1987.

Développement de l'AMORC en France – création des Pronaoï, Chapitres et Loges – traductions des documents et mise en place des rituels – l'égrégoire rosicrucien – Haïti – les Grandes Loges d'Europe, divergences – correspondance avec l'Imperator – San José – installation de Raymond Bernard comme Grand Maître – Ordre Martiniste Traditionnel – Jess Duane-Freeman – Martha Lewis – Arthur Piepenbrink – initiation maçonnique à la GLNF–Opéra – Edouard de Ribaucourt – égrégoire templier – Château d'Arginy – le Mont Obiou – Haute Invisibilité

## XXIX. Mars 1988

Mont Obiou – travaux mystiques – Haute Invisibilité – frater et soror – Manuel Rosicrucien – visites des organismes et réunions locales – conventions européennes – voyage en Afrique : février 1962, Léopoldville (Kinshasa) – création du Grand Temple à Villeneuve–Saint–Georges – 1er voyage en Egypte – Médifocus – Editions Rosicruciennes – l'égrégoire rosicrucien

[\\* Biographie de l'auteur et sites ressources \(inclus dans l'extrait\).](#)



# Janvier 1977

Présentation et objectif – les cycles de l'humanité et les âges – la société actuelle et les idéologies – le karma –  
l'aura du monde – la terre – le rôle des mouvements traditionnels

Chers amis,

Permettez-moi, tout d'abord, en cette lettre inaugurale, de vous remercier chaleureusement d'avoir accepté d'y souscrire. Je le fais naturellement en mon nom personnel, car une fois de plus vous m'avez témoigné ainsi votre affection et votre confiance.

La *Lettre de Nulle Part*, en tout cas, m'offre l'opportunité de m'adresser, chaque trimestre, comme un ami à de nombreux amis et de vous entretenir des questions les plus diverses. Il est évident que je traiterai de sujets traditionnels et, parfois, d'autres problèmes. Mais je ne me limiterai pas à ces domaines. Vous m'accompagnerez aussi dans des voyages que j'ai pu effectuer, et même si, pour quelque raison, je ne puis entrer dans les détails, je ne traiterai pas moins de certaines rencontres intéressantes, s'il s'en produit. Enfin, j'aborderai des questions qui ne sont pas strictement incluses dans les préoccupations traditionnelles, par exemple des problèmes d'ordre familial, social ou même économique. Si nécessaire, je proposerai des conseils pratiques. Il doit être bien compris que, pour tous les sujets, j'exprimerai des opinions qui me sont entièrement *personnelles*. Vous pourrez, *ou non*, les partager et vous aurez toute latitude de les refuser. De toute façon, soyez persuadés que je serai toujours au courant de conceptions différentes, voire opposées, à celles que j'aurai adoptées pour moi-même. Ces conceptions contraires, je les connais et je les respecte. Il n'est pas dans mon intention de descendre dans l'arène de la polémique. En donnant un avis, en exprimant un point de vue, mon propos ne sera jamais de chercher à convaincre, et peut-être m'arrivera-t-il d'exposer des idées absolument opposées à mes convictions profondes, *uniquement pour faire réfléchir...* C'est pourquoi, dans ma *Lettre de Nulle Part*, j'use et userai du pronom personnel, et de ce « *je* » restrictif qui manifeste les limitations du mental dans le jeu de ses raisonnements d'un présent qui fuit, à peine apparu, dans les ombres du passé. Il m'arrivera de me contredire, d'affirmer un jour une chose et de soutenir, un autre jour, la chose contraire, révélant ainsi l'impermanence du moment et du « vécu » dans la permanence de l'universelle Pensée et de l'unicité de la vie. Cela ressortit à la technique traditionnelle et, pour beaucoup ses résultats se feront rapidement sentir. « Éveiller », susciter les puissants mécanismes du moi, voilà l'un des effets les plus nécessaires et les plus appréciables d'une formation traditionnelle. Dans une certaine mesure, la *Lettre de Nulle Part* y contribuera également.

Pour conclure ces remarques liminaires, j'ajouterai simplement que ce message trimestriel sera d'un style simple et aussi clair que possible. Autrement dit, je ne rechercherai aucun effet littéraire. Par définition, une lettre de ce genre implique l'usage d'une phraséologie familière et établit des rapports privilégiés, j'allais dire une forme d'intimité, entre son auteur et ceux qui la liront. Je ne serai pas, en fait, vis-à-vis de chacun de vous, autre chose qu'un frère écrivant aux membres de sa propre famille, une famille spirituelle dont les liens sont parfois plus puissants et étroits que ceux du sang...

Dans cette première lettre, je voudrais partager avec vous quelques réflexions sur l'état actuel du monde où nous vivons. Il est certain que j'aurai souvent à revenir sur ce sujet pour en approfondir les innombrables éléments qui le composent. Mais, aujourd'hui, il s'agira seulement de jeter un regard rapide sur les conditions dans lesquelles est plongée une humanité dont le plus léger remous affecte, en bien ou

en mal, chacun de nous. Je reconnais être fondamentalement un incorrigible optimiste. Je ne puis, chaque jour, comme c'est mon habitude, méditer sur la mort sans que ma pensée, avec insistance, revienne sur la vie et s'y attarde. Les noirs nuages annonciateurs d'orage me conduisent, par-delà eux-mêmes, vers le soleil toujours présent qui, bientôt, à nouveau, brillera. Si l'obstacle se présente, au loin m'apparaissent déjà des lendemains apaisés, et les problèmes, s'ils existent, n'ont de valeur que dans la solution qui les rejettera dans le passé. La brièveté de la vie individuelle et celle de l'instant qui, à chaque instant, disparaît après avoir enfanté l'instant nouveau, ramènent au relatif ce que, seule, ma préoccupation ou ma pensée pourrait maintenir dans l'illusion d'une durée, voire d'une permanence. Et je crois vraiment que, si tout un chacun adoptait une vision semblable des choses, les difficultés seraient, pour ainsi dire, jaugées du dehors, évaluées pour ce qu'elles sont, mieux affrontées et plus vite résolues, sans que l'on en soit autrement affecté que par une émotion de passagère surprise. Autrement dit, chaque jour devrait être pleinement vécu, mais être, en même temps, placé dans la perspective du lendemain, et même d'un plus lointain avenir, car c'est la mort, irrémédiable et inévitable, qui renferme toutes les solutions en mettant fin à tous les problèmes. Vus de la sorte, l'existence et son contexte de paix ou de tourment prennent leur juste mesure sans que règne jamais l'indifférence. Toutefois, une telle attitude qui, individuellement, se justifie par l'efficacité qu'elle confère à l'existence personnelle, par le mieux-être qu'elle engendre et par la paix intérieure dont elle est une clé essentielle, serait irréaliste en regard des conditions de tout un monde et de l'humanité qui le peuple. Il faut, de ce côté, voir, examiner, constater et conclure. On peut, envers et contre tout, rester optimiste et faire preuve de confiance ou, plus simplement, d'espérance. Mais ce serait une attitude légère et fort coupable que d'ignorer des conditions ou une situation d'ensemble dont les conséquences, aussi tragiques qu'elles soient, ne pourront être qu'acceptées et subies, comme un décor que des générations ont planté et que chacun contribue encore et sans cesse à maintenir en existence, une existence artificielle et, cependant, bien réelle par l'influence qu'elle exerce. L'image renversée que l'œil reçoit nous apparaît parfaitement droite sans que nous ayons jamais conscience de l'avoir corrigée et redressée. A l'inverse, si le monde nous semble, malgré le doute qui nous assaille, parfaitement ordonné dans son incessant enchaînement de causes et d'effets, n'est-il pas, en réalité, complètement à l'envers, sans qu'aucun enfant soit assez innocent pour éveiller l'homme en hurlant que « le roi est nu » ? Demeurons donc, avec la foule humaine, dans l'actuel de nos perceptions, sans nous interroger sur le réel de notre imperfection. Fondant notre analyse sur la « science » purement humaine, observons sans juger, en remettant à plus tard, à une lettre suivante, le soin de conclure.

Selon certaines traditions antiques, l'humanité, dans les quatre phases d'un cycle plusieurs fois millénaire qu'elle traverse, en est maintenant dans les derniers temps de « l'âge obscur ». Ces mêmes traditions affirment qu'à l'issue de cet âge, un « manvantara », c'est-à-dire la révolution d'un cycle complet avec ses autres phases, est achevé et qu'à lieu, alors, le « Grand Jugement » par lequel les âmes réincarnées depuis le début du cycle sont définitivement jugées, la sentence pouvant être l'annihilation, ou la participation à l'étape nouvelle du cycle suivant. « L'âge obscur », ou « l'âge de déclin », ou encore, selon la sagesse hindoue, « l'âge des conflits », aurait commencé il y a environ cinq mille ans durant une guerre qui opposa, en Inde, les autochtones aux envahisseurs aryens et que l'histoire relate sous le nom de guerre du Mahâbârata. On pourrait, à la lumière de ces traditions, conclure que la fin de l'humanité présente est proche. La « Chronique de l'Avenir », ouvrage qui remonte à l'aube des temps, de *notre* temps, révèle que l'âge obscur où nous sommes mène au dérèglement dans tous les domaines et s'achèvera par une catastrophe qui détruira l'humanité. La même « Chronique » explique que cette catastrophe consistera en une explosion sous-marine, en une sorte de volcan qui, en sanscrit, est appelé « Tête de Mule ». Ce volcan jaillira du fond de la mer et détruira *presque* toute vie sur la terre. Bien peu nombreux, d'après la « Chronique de l'Avenir », seront les survivants qui connaîtront le nouveau cycle, avec, d'abord, « l'âge d'or » ou « âge de vérité », phase de haute sagesse avec, ensuite, « l'âge

ternaire », et avec, enfin, « l'âge au-delà des deux » qui précédera un nouvel âge noir semblable à celui dont nous connaissons l'agonie. Complétons ces quelques données en précisant que « notre » humanité n'est pas la première. L'homme est déjà apparu six fois sur terre. Il s'y est développé, a réalisé de considérables prouesses techniques et scientifiques, puis est venue la catastrophe finale. Nous serons nous-mêmes suivis de sept humanités nouvelles, puis tout sera consommé et la terre sera un désert. Examinons, toujours d'après cette « Chronique » millénaire, les conditions qui prévalent dans l'âge obscur, celui qui est maintenant — et pour peu de temps, si l'on en croit ces traditions — le nôtre, et reportons-nous pour cela aux commentaires d'un auteur moderne, Alain Daniélou :

« A mesure, écrit-il, que l'on avance dans l'âge des conflits, les vertus de l'homme se dégradent. Il devient irresponsable, corrompu, égoïste. Les sciences, jusque-là réservées à ceux qui savent les utiliser avec sagesse, sont livrées au commun des hommes qui n'ont pas le discernement nécessaire pour en éviter l'emploi nocif. Chacun, au lieu de s'employer à réaliser pleinement sa nature, son rôle dans la société, cherche à prendre la place d'autres hommes mieux qualifiés que lui. Dans le désordre social qui en résulte s'établissent des hiérarchies d'ambition et non pas d'efficacité. Le bon soldat devient un odieux tyran, le bon artisan un ministre incapable, le prince devient un commerçant véreux, le lettré un employé servile.

« La vie intérieure et spirituelle se sépare de la connaissance et la religion devient croyance aveugle et instrument de persécution. Toutes les religions nées durant l'âge des conflits ont le caractère de révolutions sociales et leurs dogmes souvent aberrants servent d'instruments aux puissances temporelles pour établir leur domination. Seuls les mystiques, en s'isolant du monde, savent, par leur intuition, retrouver un contact avec les réalités éternelles, mais ils sont le plus souvent ignorés ou persécutés. »

Il est évident qu'un tel état de choses se développe progressivement avec la durée des cinq mille ans qui constituent un âge. Or, si l'on en croit ces antiques traditions, le processus final serait maintenant engagé. Naturellement, l'histoire des siècles passés montre clairement les étapes de la « descente » jusqu'au temps qui est le nôtre, et semble appuyer la théorie millénaire des cycles. Mais nous pourrions aussi bien considérer les faits présents à la lumière de la loi universelle du karma. Il serait, dans ce cas, possible de la lier à la notion de « manvantara » et de Grand Jugement, ou bien de situer tout simplement notre époque dans une phase de pure transition vers un monde nouveau et plus avancé. La deuxième explication est plus optimiste et je devrais donc m'y rallier. Pourtant, c'est la première que je choisirai, car elle me paraît infiniment plus logique, même si quelque réserve est à faire ou quelque doute à garder au sujet du Grand Jugement.

Ainsi, efforçons-nous d'envisager de ce point de vue les conditions de notre époque. Relativement en peu de temps, un bouleversement d'une inimaginable ampleur s'est opéré. Des valeurs jusqu'ici jugées, il y a moins de vingt-cinq ans, absolument intangibles se sont effondrées ou agonisent encore, et de radicales transformations ont eu lieu dans les rapports familiaux et sociaux. Des Églises toutes puissantes pendant des siècles ont procédé et procèdent toujours, sous la pression des circonstances nouvelles, à de déchirantes reconversions qui les opposent à ce qu'elles étaient elles-mêmes, il y a peu de temps, et qui jettent parfois leurs fidèles dans la confusion ou la désolation. Ce qui était péché ne l'est plus, et l'intolérance persécutrice est près de laisser place à la faiblesse ou au laxisme. Politiquement, les efforts d'ajustement à un monde différent progressent plus lentement que le mouvement en avant de ce monde, et le plus curieux est certainement la vie factice que des hommes intelligents, et dont la valeur est hors de doute, tentent de conférer à des idéologies dépassées d'un siècle éteint, le marxisme étant significatif à cet égard. La plupart des gens ignorent ce que ce terme recouvre en théories vieillies et inefficaces qui, si

elles furent révolutionnaires à une époque, ne présentent, en regard du monde actuel, qu'une argumentation ayant le teint et l'aspect de la mort. Il eut mieux valu trouver un terme nouveau pour une idéologie vraiment en harmonie avec l'espérance indistincte de ce temps, plutôt que d'abuser la foule en cherchant à réanimer un cadavre. Quant au libéralisme, même avancé, il risque fort de n'être, en fin de compte, qu'un mirage, même s'il est généreux et constitue, à certains égards, un indéniable progrès. Très sincèrement, je crois que, par-delà les idéologies sans conséquences, réellement inutiles à une humanité déchirée au plus profond d'elle-même, et par-delà tous les programmes d'illusion, c'est *aux hommes* qu'il faut faire appel et c'est à eux que doit aller la confiance, pour peu qu'ils soient vrais et sincères et même, peut-être *surtout*, s'ils ne définissent aucune perspective autre que leur bonne volonté, c'est-à-dire le seul instrument capable de distinguer les véritables besoins de notre époque, dans le drame final de l'âge noir.

Quiconque sait observer ne peut être qu'impressionné par les contradictions de ce temps. Jamais l'homme n'a été plus vite d'un point à un autre et jamais les nouvelles n'ont franchi l'espace d'une manière aussi immédiate. Jamais aussi, par les télécommunications, l'image et la voix des autres n'ont été aussi proches. Ce ne sont là que quelques exemples que l'on pourrait multiplier à l'infini. Or, dans le même temps, que voyons-nous ? Un monde désuni, des pays enfermés dans de rigides frontières, un nationalisme partout exacerbé, une âpre lutte économique, une réserve d'armes meurtrières dont quelques-unes seulement pourraient réduire en cendres notre planète, un repliement dans le régionalisme, le souci de préserver des intérêts de classes ou de corporations, la sauvegarde des avantages acquis, et bien d'autres contradictions avec les réalités de ce temps, tout cela révélant ce que l'on pourrait désigner sous le nom d'*ego planétaire*, avec ce que celui-ci implique d'égoïsme, précisément, et, par conséquent, d'indifférence, de dureté et d'appétit de jouissance, vite et à tout prix. Assurément, la raison tragique des conditions présentes, à moins que ce n'en soit la conséquence, c'est très naturellement le désarroi de la masse devant l'inconnu que constitue l'après-vie. Dieu est vraiment mort pour un grand nombre de gens, et Il n'est finalement ressuscité que pour quelques-uns que l'angoisse a ramenés vers Lui. Pour qu'un tel écroulement se produise, il a fallu que la foi, au cours des siècles, ne soit pas très solide. En fait, il est clair qu'elle était surtout imposée de l'extérieur, que ce soit par l'État ou par des dogmes et un ritualisme poussé à l'extrême et devenant, non en lui-même, mais par ses effets, superstition et obscurantisme. Le Royaume de Dieu n'était pas recherché au-dedans de soi, c'est-à-dire au niveau de la spiritualité la plus pure, mais au-dehors, sur le seul plan du mental et dans le monde objectif. Simultanément, dans de nombreux cas, la religion, pour s'imposer et se maintenir, devait s'appuyer sur l'autorité établie, participer aux excès de celle-ci, et elle fut rapidement prise à son propre piège, devenant, dans les mains du pouvoir, un objet plus ou moins docile, au lieu d'influer sur les décisions dans le sens du bien. Je me suis souvent demandé si l'athéisme n'est pas tout simplement une réaction à cet état de fait. Pour la plupart des gens, en effet, religion et Dieu ne pouvaient que coïncider à tous égards, et refuser la religion impliquait que l'on refuse Dieu en même temps. En outre, la religion devenant l'expression et la gardienne de la classe dirigeante, du pouvoir et de l'argent, il était inévitable qu'elle-même secrète un antagonisme, et plus elle formait une structure rigide et monolithique, plus la force contraire manifesterait des caractéristiques semblables. Sans porter sur des buts proprement politiques quelque jugement que ce soit, une preuve des constatations précédentes ne se trouve-t-elle pas dans le fait que, partout où le Catholicisme a été puissant, le Communisme l'a été pareillement, alors qu'à l'inverse, le Communisme n'a jamais eu une implantation solide dans les pays où l'Église n'avait qu'une puissance très limitée ? Voilà certainement qui pourrait donner à réfléchir aux historiens et aux sociologues... Mais cette matière d'histoire n'est pas, en regard de l'absolu, essentielle, bien qu'elle ait sa part de responsabilité dans les circonstances du monde actuel. Après tout, nous avons vu que le marxisme n'est maintenant qu'un mot inadapté à ce qu'il veut représenter, vidé de tout son contenu original, et ne représentant, en dernière

analyse, qu'une forme de contestation.

Quoi qu'il en soit de ces considérations particulières dont l'intention a été surtout de souligner les contradictions de notre temps et l'inadaptation, aux besoins de ce temps, de solutions greffées sur des idéologies surannées, si l'on accepte les théories de l'antique « Chronique de l'Avenir », on peut dire que, désormais, tous les pions sont en place. L'humanité n'ayant pas évolué à la cadence des temps et s'étant préoccupée presque exclusivement, ou de préférence, de se développer matériellement, ce qui aurait pu être une étape de transition vers un âge nouveau semble bien devoir revêtir le tragique aspect d'un drame universel. Il est clair, en effet, que chaque « âge » cyclique n'étant qu'un cadre d'action et d'évolution, une humanité plus clairvoyante aurait pu se servir de celui qui est le nôtre, comme un trajet difficile vers une aube nouvelle. Connaissant les dangers, elle aurait pu les éviter et surmonter la plupart des obstacles. Elle ne l'a pas fait, elle a « subi » le cycle et, progressivement, par élimination, les éléments de son propre jugement se sont rassemblés. Autrement dit, les forces antagonistes se sont cristallisées, et le monde est dans l'attente... Sous l'aspect de puissances idéologiques contraires, ce sont, en fait, les conditions nécessaires à l'action karmique qui sont réunies. Examinons donc brièvement l'état actuel du monde, non du point de vue politique, malgré les apparences, mais à partir des faits. Trois grands courants existent maintenant, influençant les peuples de la terre entière, les autres n'en étant que des variations dont la puissance est, qu'on le veuille ou non, négligeable. Deux de ces courants sont de souche collectiviste mais s'expriment en deux aspects radicalement opposés, malgré l'appel à une prétendue idéologie commune. Ces deux courants sont, d'une part le Communisme soviétique et, d'autre part, le Communisme chinois. Le troisième est celui connu sous le nom, aussi erroné que l'appellation des deux autres, de Capitalisme. En fait, l'emploi de ces termes idéologiques n'a pour but que de faire comprendre la situation mondiale, mais j'aurais pu dire, aussi bien, Russie, Chine et États-Unis, ces trois pays étant les pôles des circonstances de ce temps. Il est irréaliste, pour les autres, de se supposer indépendants par rapport à ces trois puissances, et il est triste de penser que les mots d'indépendance nationale, encore utilisés avec emphase par certains, ne recouvrent, en réalité, que le néant. Il ne faut pas être grand politique pour le constater. Même l'Europe Unie qui aurait pu être une « chance » pour le monde ne serait pas, maintenant, indépendante. Il est à espérer qu'elle sera, un jour, une réalité, mais, nécessairement, elle sera amarrée à l'un ou l'autre des trois courants fondamentaux, même si, dans ce courant, son avis ne pourra, alors, être négligé. Or, ces trois courants sont inévitablement compétitifs et, par conséquent, impérialistes, tout en s'accusant mutuellement de ce qu'ils sont eux-mêmes.

La fin de l'âge noir ou âge des conflits se présente ainsi dans toute sa tragique simplicité : trois pays aux armements prodigieux dont l'idéologie est seulement un moyen d'attirer, dans leur orbe d'influence, les autres peuples. Il est donc évident que, si une catastrophe finale devait, comme l'affirme la « Chronique de l'Avenir », mettre un terme à l'humanité présente, outre le phénomène géologique prévu, le « règlement » s'opérerait *aussi* à partir des trois pions mis en place par le jeu du karma individuel, national et mondial. L'expérience du passé permet, de surcroît, de comprendre que le « détonateur » ne serait pas un acte immédiat et direct de l'un des trois courants. Il se situerait très probablement dans une zone où la rivalité s'exerce obscurément, quoique puissamment, et tout conduit à penser qu'il s'agirait du Moyen-Orient, où les intérêts sont multiples et où une lutte sourde est déjà engagée avec des fortunes diverses, mais plus ou moins secrètement. L'éclat, alors, se produirait entre l'Est et l'Ouest, l'Asie représentée par la Chine n'intervenant qu'au moment où les deux adversaires se seraient épuisés dans un combat où ni l'un ni l'autre ne l'aurait définitivement emporté. Mais, logiquement, pour que l'âge nouveau s'instaure, le troisième et dernier courant ne pourrait l'emporter. Dès lors, un sursaut regroupant l'humanité restante conduite, *enfin*, par des dirigeants basant leur action sur des valeurs authentiques et nouvelles, permettrait de vaincre et de rejeter le dernier résidu d'un âge passé qui se serait achevé dans

l'horreur.

Tel est, brièvement esquissé, ce qu'une analyse mystique des conditions de notre temps permet de comprendre, en ce qui concerne le karma que l'humanité actuelle doit affronter. J'aurais pu être infiniment plus précis, mais des pages, alors, auraient été nécessaires pour approfondir certains aspects du drame. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir dans d'autres lettres. Mon but, aujourd'hui, est surtout d'attirer votre attention sur une situation donnée, à partir de laquelle tout le jeu d'un cycle final doit, en principe, se dérouler. En cela, il ne s'agit, en aucune façon, de prophétie. Il s'agit de constatations et d'observations logiques et, naturellement, sur ces bases, toutes les conclusions sont possibles. Ce qu'il importe de savoir, en des matières de ce genre, ce n'est pas le « comment », mais le « pourquoi », et ce pourquoi peut être aisément pressenti à travers les explications qui ont été données ici. Tout autre développement ne serait que spéculations irréalistes et dépasserait mon propos. J'ai dû, parce que le sujet m'y contraignait, me référer aux idéologies de notre époque, mais je n'ai pas, pour autant, fait acte politique. Il était, cependant, inévitable que j'exprime une opinion sur ces idéologies, et je l'ai fait d'un point de vue très large, sans prendre aucunement parti, en regrettant implicitement que des personnalités responsables n'aient pas eu l'inspiration d'élaborer une plate-forme d'idées entièrement nouvelles répondant aux besoins de l'humanité présente, à ce stade de son évolution. Mais les choses sont ce qu'elles sont, ou, plus exactement, ce qu'elles doivent être dans le cycle universel de la création. Il est à noter, pour plus de simplification encore, que le fondement des idéologies actuelles s'est cristallisé, d'une manière plus aiguë que jamais, sur deux mobiles qui ont animé tout l'âge noir : *l'intérêt*, celui de l'individu, du groupe ou du parti, et *l'argent*, l'un et l'autre visant un troisième point ou élément : *le pouvoir*, dont l'homme, hélas, a toujours été assoiffé. Ces deux éléments feront, plus tard, l'objet d'une autre lettre.

La situation, telle qu'elle a été définie ici, est-elle irrémédiable ou peut-elle être, au contraire, infléchie en une simple étape de transition vers l'âge nouveau ? C'est sur ce point que je conclurai ce message.

Par définition, le karma, ou loi de compensation, est une leçon à apprendre. Le karma peut être positif ou négatif, selon la pensée ou l'acte qui l'a engendré, et l'on comprend ainsi que même le bonheur est une leçon qui doit être assimilée correctement, sous peine de provoquer son contraire. En outre, le karma revêt de multiples aspects, et il peut être, notamment, individuel, familial, national ou mondial, chacun de ces aspects étant, pour ainsi dire, en « harmonie » avec les autres. C'est ainsi que le karma d'un individu s'insère étroitement dans celui de sa famille, celui de sa nation, et, en ultime analyse, du monde dans lequel il vit. Mais comme, en toutes choses, il faut en revenir au principe suprême de l'*Unité* et se souvenir que tout est en *Tout*, l'abstraction reste la clé supérieure de l'ensemble des manifestations du créé. Par conséquent, si nous nous élevons du domaine temporel du karma jusqu'à la source intemporelle de la pensée, nous avons, alors, *une* possibilité d'intervenir dans le déroulement de faits karmiques et, plus particulièrement, dans l'accomplissement du karma de cette fin de cycle. Il est évident que, si cela peut se faire, c'est uniquement en opérant au niveau spirituel, de façon que l'humanité en vienne à prendre conscience des circonstances où elle est plongée et des *leçons* que celles-ci impliquent. Il n'y a pas d'autre moyen pour que soient ramenées à un stade supportable les épreuves du karma accumulé. Encore est-il à ne pas oublier qu'il n'est pas, à cet égard, question seulement de *savoir* ce qui est karmiquement prévu, mais qu'il faut surtout le *sentir* intensément, et tout le problème est là, car une telle prise de conscience *collective* est, à première vue, difficilement réalisable.

Mais il faut se souvenir aussi que l'homme n'est pas un élément isolé dans l'infini du visible et de l'invisible. Ce qu'il entreprend pour son bien et celui de ses semblables peut donc l'être *avec confiance*,

et, par-dessus tout, bien qu'il soit seul responsable des conditions adverses qu'il rencontre, il ne doit jamais douter que son Créateur est, en essence, bonté et miséricorde, de sorte que, s'il s'aide lui-même, il sera aidé aussi par le Ciel. En définitive, il importe donc peu de se préoccuper de la manière dont se manifestera le karma du monde, du moment où cette manifestation aura lieu, et encore moins de son pourquoi. On ne philosophe pas devant un malade ; on s'efforce de le traiter. L'initiation serait vaine et son but faussé, si elle ne devait servir qu'à la gloriole de quelques individus. Elle n'a de valeur que dans le service accompli *dans l'humilité et le secret*. Le véritable initié laisse les sceptiques à leur doute, les « intellectuels » à leurs sophismes, et les contradicteurs de métier ou de tempérament aux propres contradictions de leur incessante agitation mentale. Lui-même a traversé ces utiles étapes du sentier mystique, mais, parvenu au degré sublime du silence, il sait que, pour lui, l'heure est au service et à l'action. Se souvenant du postulat si simple : « Tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », qu'il comprend dans toute sa perfection, parce qu'il le vit *en lui-même*, sachant que les conditions du visible sont l'exacte réplique des vibrations de l'invisible, pour tenter d'aider l'humanité guettée par le danger, il comprend qu'il doit diriger son attention et ses efforts directement vers et sur l'aura du monde.

Cette aura est vibrations, comme la pensée dirigée est vibrations elle-même. Ce sont donc des vibrations d'une certaine nature, d'une fréquence définie, qui agiront sur d'autres vibrations plus ou moins perturbées. L'aura du monde est, en effet, chargée vibratoirement par les pensées tout autant que par les actes des hommes, au cours des siècles, et peut-être de millénaires. Il faut admettre que si cette aura est encore équilibrée dans sa double polarité, positive et négative, c'est bien que, malgré les apparences, toutes les pensées et tous les actes humains sont loin d'être exclusivement négatifs. Il est vrai que, même si tel était le cas pour la majorité d'entre eux, la pensée positive est à ce point puissante que celle d'un *très petit nombre* suffirait à rétablir le nécessaire équilibre sans lequel le désordre s'instaurerait dans le monde et parmi les hommes. Or, ce petit nombre est naturellement constitué, en premier lieu, par les initiés et les mystiques. S'y ajoutent, en second lieu, ceux qui prient et rendent, de quelque manière que ce soit, hommage à la Divinité. Enfin, toute pensée bonne, toute action juste, toute attitude de compassion ou de solidarité, contribuent aussi à la nature positive de l'aura mondiale. Mais, si l'on considère que l'équilibre de sa double polarité n'est présentement que tout juste maintenu, l'on ne peut qu'être impressionné par l'ampleur des vibrations négatives générées par l'humanité. Il suffirait donc de très peu de chose pour que cet équilibre vital soit rompu. Assurément, la conception fataliste serait de considérer circonstances et faits comme inévitables, et donc d'attendre avec résignation qu'ils se produisent. Ce serait même, certainement, une façon d'en accélérer la venue, car la crainte et la seule affirmation que « ceci va arriver ! » engendrent des ondes négatives d'une terrifiante puissance.

C'est pourquoi je préfère l'assurance tranquille du sceptique. Elle n'a aucune conséquence sur les conditions existantes, elle ne les rend pas pires qu'elles ne sont, et, peut-être même, dans une certaine mesure, a-t-elle, sur elles, une forme d'influence positive. Cependant, à mon avis, il est plus juste d'admettre ce que la sagesse antique nous a transmis, et d'envisager les événements de la manière prévue par la « Chronique de l'Avenir » des grands sages de l'aube des temps avec, toutefois, l'importante restriction que la catastrophe finale d'un âge est *évitable*, et qu'un cycle nouveau peut succéder à l'ancien par une simple transition, même si celle-ci est quelque peu agitée. J'en suis d'autant plus convaincu que je partage la certitude de ceux pour qui une épreuve n'est jamais imposée sans qu'elle soit accompagnée de la force permettant de la surmonter et des moyens de la vaincre. Mais il est évident que, si un tel espoir est permis dans les circonstances extrêmes de cet âge final des conflits, il ne peut se réaliser que par l'effort humain. L'extraordinaire bouillonnement des idées dont nous sommes témoins, l'aspiration confuse vers la spiritualité, qui s'exprime de mille manières et fait naître parfois des mouvements ou des groupements sans valeur ni efficacité quoique de bonne volonté, l'essor prodigieux d'Ordres initiatiques

et même la lutte ou l'opposition sournoise ou fanatique dont ces efforts font l'objet, tout cela démontre que l'humanité n'est pas abandonnée à elle-même et que tous les secours possibles lui sont prodigués, de sorte qu'en définitive, c'est à elle que revient le choix et c'est elle qui reste maîtresse de son avenir. Pourtant, parmi elle, c'est comme toujours à une *minorité*, celle qui a été préparée et s'est préparée elle-même, qu'incombent la responsabilité et les efforts essentiels, et cette minorité est faite d'initiés, de mystiques et de tous ceux qui avancent dans une voie de connaissance et de perfectionnement de soi-même. Le devoir, pour eux, est donc, dans leur démarche et leur formation, de mettre l'accent sur le service, même si, et ce n'est qu'*apparence*, leur évolution individuelle semble devoir être reléguée au second plan.

La situation présente et celle qui est envisagée pour un avenir plus ou moins proche ne doivent donc pas être craintes ni conduire à une résignation attentiste. Elles doivent être constatées, ne serait-ce que comme éventualité, et susciter la volonté d'agir et d'aider spirituellement. Certes, depuis toujours, un travail constructif et efficace est déjà accompli dans ce sens par de très nombreux organismes traditionnels aussi bien que par des *cherchants*, individuellement. Certains rituels traditionnels prévoient des périodes de méditation, les unes au cours desquelles des pensées positives sont *irradiées* par chacun des participants, « non pas vers quelqu'un en particulier », mais sur toute la surface de la terre, et d'autres pour diriger des vibrations vers les dirigeants du monde entier. D'un autre côté, pendant son étude personnelle, le cherchant agit de même, qu'il en ait pleinement conscience ou non. Enfin, le seul fait d'être engagé avec sincérité sur une voie de lumière, quelle qu'elle puisse être, renforce l'aspect positif de l'environnement humain. Cependant, dans une période critique, tout cela ne suffit plus et une action concertée est impérative. C'est pourquoi, à ceux qui ont conscience que le monde traverse une étape décisive et qui comprennent la puissance vibratoire de la pensée, il appartient de coopérer à ce qui est également entrepris de plus haut. Ce service désintéressé rendu à une cause immense nécessite effort et persévérance, mais il est *simple* et exige peu de temps. Il consiste, une à deux fois par jour, à quelque moment que ce soit, à *entrer dans le silence*, c'est-à-dire dans une brève méditation qui peut durer plusieurs minutes ou seulement deux ou trois secondes, et à diriger vers l'aura du monde, à irradier hors de soi, tout autour de la terre, des pensées positives. La visualisation, en cela, est efficace. La terre peut être imaginée comme une sphère dans l'espace, entourée d'un halo sombre ; une respiration profonde est alors effectuée, avec l'idée qu'en inspirant, une énergie positive est attirée en soi, et qu'au moment où l'on exhale, cette même énergie s'élève vers l'aura du monde qu'elle aide à purifier et que l'on doit donc *voir*, à ce moment-là, plus claire et plus brillante. Cette période de travail se termine en diffusant sur toute la terre des pensées d'amour, de réconfort et de paix. Par ailleurs, si, à quelque moment, survient un événement tragique en un point quelconque du monde, aussitôt, où que l'on soit, la réaction immédiate doit être, non pas d'adopter une attitude désolée et impuissante, mais d'irradier vers ce lieu des vibrations positives et de procéder ensuite, dès que cela sera possible, à une méditation qui s'ajoutera à celle expliquée ci-dessus, qui doit être une pratique quotidienne. Enfin, tous les efforts voulus doivent être déployés pour que chacun de nous soit un véritable instrument de paix, et, pour y parvenir, la règle fondamentale à observer est : « Ne jugez pas ». Vouloir participer à une œuvre d'amour au service des autres, à une action qui implique l'impersonnalité et, en même temps, juger autrui ou émettre, aussi habilement que ce puisse être, des critiques malveillantes, ce serait naturellement se rendre coupable de la pire forme d'hypocrisie et, dans un temps aussi essentiel que le nôtre, nul ne s'étonnera que, brusquement, « comme un voleur », le moment de la punition surgisse pour sanctionner une attitude aussi vile et contradictoire. Mais si j'ai dû, pour être complet, souligner ce point, je sais aussi qu'il ne peut concerner ceux qui, engagés sur un sentier de lumière, ont choisi, de ce fait, de s'améliorer et d'avancer vers la maîtrise de la vie, en se maîtrisant d'abord eux-mêmes.




Un mouvement traditionnel doit remplir sa grande mission au service de l'humanité et, autant que jamais, pour maintenir son efficacité séculaire, il doit veiller à l'intégrité et à la pureté de la formation qu'il dispense et à celles de ses activités, intervenant avec sévérité et vigueur si quelque tentative était faite pour injecter en lui ce qui ne correspond pas à sa nature propre et n'a pas été admis, de manière publique et explicite, par ses instances responsables, comme s'intégrant dans le programme de caractère sacré qu'il a élaboré. La responsabilité de quiconque est investi d'une charge quelconque est, à cet égard, importante et grave, car c'est l'efficacité même de la formation dispensée qui est en jeu. Cette même responsabilité, dans les conditions de cet âge terminal, chaque cherchant l'assume également. La vigilance est nécessaire pour que les idéaux traditionnels soient préservés et perpétués dans toute leur pureté et leur puissance. L'ego générateur d'orgueil et d'erreur est le danger, même s'il croit défendre certains principes, devenant par là fanatique et sectaire. Le désintéressement, l'impersonnalité et l'humilité sont la règle et le devoir de tous les instants. Je traiterai un jour de cette question dans une *Lettre de Nulle Part*, car elle est fondamentalement dans l'œuvre de la tradition. J'y ai fait aujourd'hui une simple allusion, et je le devais, parce que, dans le contexte de ce temps, l'accent doit être mis sur l'impérative cohésion des forces du bien.

Mon souhait, chers amis, est que vos réflexions portent sur le contenu de cette lettre, et s'en contentent. Des ouvrages et des articles paraissent tous les jours, qui se servent de ce grand thème pour rechercher un succès de vente, en répondant au goût du public qui, confusément, appréhende la vérité. Il en résulte des œuvres d'imagination dont l'exagération ou l'erreur est manifeste à qui en sait davantage. De telles lectures sont vaines et elles pourraient être d'un effet négatif si les thèses exposées étaient acceptées sans réserve. Dans ce cas, en effet, d'une part, une forme de visualisation s'établirait qui serait contraire au principe de l'action et de la pensée positive et, d'autre part, sur le plan individuel, le résultat en serait la résignation, la crainte et l'inefficacité. La curiosité est une tendance à vouloir savoir à tout prix et, par conséquent, à accepter comme vrai n'importe quoi. Un cherchant, s'il reste sans cesse avide de connaître, s'en tient aussi à la logique et au jugement de son bon sens. Il serait, autrement, un simple rêveur et la proie de toutes les illusions. Dans un domaine comme celui dont il a été question dans cette lettre, il est préférable de s'en tenir aux grandes directions que le passé a pu désigner et que le présent peut confirmer ou faire pressentir. Les réalisations vers un but donné sont fonction d'une succession de circonstances diverses dont le « jeu » dépasse l'homme. Mais, au-delà de l'événement et de l'opportunité, la permanence demeure, et, à ce niveau, la coopération humaine est possible, souhaitable et souhaitée. Ce message, peut-être, vous l'aura fait comprendre, et s'il y est quelque peu parvenu, son but aura été atteint.

Dans la *Lettre de Nulle Part* du prochain trimestre, je vous entretiendrai d'un sujet différent qui, je l'espère, retiendra votre intérêt et stimulera également votre réflexion.

En attendant, chers amis, je reste à jamais, dans les liens de la fraternité,

Très sincèrement vôtre,



Raymond BERNARD

# Avril 1977

Kamal Joumlatt – Druzes – Liban – Palestiniens – Israël – Mahdi – le château du prince à Mokhtara – réincarnation  
– Sri Atmananda de Trivandrum – Jnâna–Yoga – la fin

Chers amis,

Un homme est mort — assassiné, et cet homme était mon ami, mon frère. Je l'ai connu plus que quiconque, et plus que quiconque, je l'ai aimé. Il serait inconcevable qu'à vous, mes amis, je n'explique pas ce qu'il était et ce qu'il représentait vraiment. Jusqu'à l'heure fatale qui a interrompu tragiquement son exceptionnel destin, cet homme a été méconnu, parfois trahi et souvent mal jugé. Ses paroles et ses actes, relatés de façon erronée, mensongère ou tronquée, quand ils n'étaient purement inventés, ont amené certains, trop influencés ou suggestionnés par les media, et dont la réflexion n'est alimentée que par leurs lectures de presse et les commentaires de radio et de télévision, à adopter un point de vue et une attitude de mépris, quelquefois de haine, et, en tout cas, de ferme opposition, envers un être d'exception dont, bien sûr, ils ne pouvaient connaître la personnalité véritable. Il est évident que nul ne descend dans l'arène politique sans susciter, d'une façon ou de l'autre, l'inimitié, mais combien « ceux du dehors », ceux qui ne participent pas aux jeux publics et qui n'en sont que les spectateurs et les témoins, devraient se souvenir qu'en l'absence de toute certitude, il est mieux de ne pas juger ! Car, qu'ont-ils pu ressentir, au plus profond d'eux-mêmes, ceux dont le jugement s'était formé sur la base de seules informations écrites ou parlées, quand les mêmes médias, rapportant la fin de Kamal Joumlatt, ont insisté sur le rare mysticisme et la profonde valeur spirituelle de celui qui, alors, était explicitement désigné comme le « Très Sage Grand Maître des Druzes » ?

Les options politiques de Kamal Joumlatt ont rarement fait l'objet de ses conversations avec moi. Du moins, elles n'en étaient pas la raison et, s'il m'est arrivé, à leur sujet, de demander un éclaircissement ou, sur un événement, une précision, en fait, nos rencontres avaient une motivation tout autre et certainement infiniment plus haute et plus vaste que les responsabilités assumées par mon interlocuteur dans une partie de notre monde.

Certes, à aucun moment de ma vie, je ne suis resté indifférent devant les événements qui agitent l'humanité. Chaque fois que l'occasion m'en a été offerte, lors de rencontres à de très hauts niveaux, quoique sur un plan privé, et ce, en de nombreux pays, j'ai pu, parfois, intervenir efficacement, par quelques recommandations ou conseils, pour redresser une situation compromise ou, dans un but humanitaire, pour transformer des conditions déplorables et tenter de promouvoir plus de justice et de bonheur. Je dois, toutefois, reconnaître que de telles interventions de ma part n'ont eu quelque succès que si mon interlocuteur disposait d'un pouvoir réel, et ce n'est pas, hélas, constamment le cas, car le titre impressionnant que les hommes confèrent à une haute fonction publique signifie souvent peu de chose en rapport avec les possibilités que ce titre suggère.

Comment, donc, les événements du Liban auraient-ils pu ne pas m'émouvoir profondément ? Nous avons là-bas des amis dans les diverses factions politiques et religieuses qui composent le pays. Tous me sont également chers et je ne puis établir de divisions entre eux. J'ai souffert avec eux tous, un peu comme un père devant ses enfants qui se déchirent, et beaucoup comme un frère que la désunion sanglante de ses frères bouleverse au plus profond de lui-même et marque d'une plaie douloureuse. Cependant, aucun de ceux qui, politiquement, étaient à l'opposé des options de Kamal Joumlatt ne m'a jamais, même aux

pires moments des combats, reproché mon étroite amitié avec celui-ci. Tous savaient que cette amitié était autre chose et tous, très certainement, sentaient que les paroles et les actes publics peuvent dissimuler un objectif bien différent. Que Kamal Joumblatt ait souhaité un pays non confessionnel, cela est vrai, et il me l'a dit. Je ne suis pas bon juge en de telles matières, mais j'en suis venu à me demander si telle ne serait pas la meilleure solution de la crise libanaise que le silence des armes n'a pas résolue, loin de là. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner ce qui se passe ailleurs dans le monde, l'exemple de l'Irlande étant significatif, où deux communautés *chrétiennes* se déchirent, même si la question religieuse n'est qu'un prétexte. En tout cas, si un jour, proche ou lointain, les fonctions politiques n'étaient plus *constitutionnellement* réparties au Liban selon l'appartenance religieuse, et si un État laïc restaurait définitivement la paix, qu'aurait été, à cet égard, Kamal Joumblatt, sinon un précurseur ? De même, il est faux de prétendre qu'il ait été hostile à l'existence d'Israël en tant qu'État. Je ne sais pas ce qui a pu être dit ou écrit à ce sujet et j'ignore même ce qu'il a pu déclarer *publiquement* lui-même à ce propos. Mais ce que je n'ignore pas, c'est ce qu'il m'a personnellement affirmé en tête-à-tête, et ce n'était assurément pas une volonté de rayer Israël de la carte du monde ! Enfin, si l'on veut reprocher à Kamal Joumblatt ses prises de position en faveur de la cause palestinienne, a-t-on réfléchi à la situation lamentable de ce peuple ?

On croit généralement que les Palestiniens sont tous musulmans. Je le croyais aussi jusqu'au jour où, quelques mois avant le désastre, je fus autorisé, par faveur spéciale, à visiter leurs camps à Beyrouth, et où je vis la misère d'un peuple transplanté hors de son environnement traditionnel. Par mon chauffeur et mon guide, j'appris que les Palestiniens pouvaient être chrétiens, et eux-mêmes l'étaient, les proportions religieuses étant les mêmes que parmi les autres populations de ces régions. Kamal Joumblatt lui-même n'était pas musulman. Il était « druze ». Dès lors, il ne prenait pas parti pour des hommes et des femmes d'un clan religieux. Le connaissant intimement, j'aurais plutôt tendance à admettre qu'il s'était rangé, par inclination intérieure, aux côtés d'un peuple malheureux. Si tel est bien le cas, qui pourrait lui faire le moindre des reproches ? On ne peut, de toute façon, l'accuser d'avoir été responsable de la présence des Palestiniens au Liban. Ce sont les autorités en place — et non lui — qui permirent leur venue, et, certes, on reconnaît là l'hospitalité légendaire et exemplaire du peuple libanais dans son ensemble. Mais je comprends aussi qu'à la longue, *après des années*, la présence de l'invité étranger ait pu être lourdement ressentie par le Liban. D'une part, ce pays hospitalier et au grand cœur aspirait sûrement à se retrouver avec lui-même, car qui, chez lui, pourrait supporter un hôte au-delà d'une certaine période ? Et il est probable qu'en accueillant ces exilés, le Liban ne prévoyait pas qu'ils demeureraient aussi longtemps. D'autre part, était-il possible que les Palestiniens même, vivant en tant que collectivité au sein d'un autre peuple, ne se rebellent pas, à la longue, contre ceux qui les avaient accueillis ? Les générations montantes ne pouvaient envisager leur situation de la même manière que leurs aînés, et, tout naturellement, plus elles aspiraient à secouer le joug de leur condition et plus elles trouvaient normal, avec le temps, d'aller au-delà de leur état de réfugié, plus l'autre partie, le pays qui avait accueilli ce peuple, resserrait son étreinte, et s'impatientait.

Il faut ajouter à cela les circonstances générales, la lutte palestinienne contre Israël considéré comme spoliateur, et l'indifférence coupable du monde, dans son ensemble. On commence, en ce moment, à envisager l'attribution d'une terre indépendante au malheureux peuple palestinien. On aurait pu y penser avant, au lieu de laisser s'exaspérer deux impatiences jusqu'à un bain de sang et à des destructions dont les innocents, surtout, ont été les victimes. Je suis donc d'avis que, dans cette tragique affaire libanaise, c'est sur le monde entier que repose la responsabilité essentielle. Il appartenait à tous les pays de faire preuve d'une solidarité agissante vis-à-vis de l'un d'entre eux et vis-à-vis d'un peuple malheureux. En se voilant la face, le monde a permis que l'ouragan se déchaîne. Faudra-t-il donc toujours que le pire se soit

produit, pour que les hommes et ceux qu'ils se sont choisis pour les guider, acceptent de remplir leur devoir ? Le *statu quo* n'est jamais une solution définitive, quand il se rapporte à une situation fondée sur la division ou la partition. Si gouverner, c'est prévoir, il est certain que les responsables mondiaux ont été, en ce qui concerne le Liban (mais ne pourrait-on en dire autant d'autres situations ?) de bien piètres gouvernants...

Ai-je fait acte politique en me livrant à ces quelques considérations ? Je ne sais, mais si l'on jugeait que tel a été le cas, eh bien, en la circonstance, j'accepte ce jugement. Après tout, à un mystique, rien de ce qui est humain ne peut être étranger et si exprimer une opinion sur une situation donnée, c'est adopter une position politique, dans le cas présent, je ne m'y refuse pas, encore que, n'étant pas fanatique et restant ouvert à tous les points de vue, même opposés au mien, je ne suppose pas que mon raisonnement puisse être le plus autorisé.

Kamal Joumlatt était le co-fondateur (avec un autre de mes amis, qui, ne partageant pas ses idées, s'était retiré) du parti progressiste libanais. Le terme « progressiste » étant, ailleurs, significatif, il était partout considéré comme un « homme de gauche ». Je ne puis accepter volontiers le mot « gauche » pour désigner une vision politique des choses. Gauche, par rapport à quoi ? Cette qualification veut recouvrir des idées avancées par comparaison à un état de fait actuel, mais, par définition, les idées s'enchaînent, elles sont en mouvement, elles avancent, de gré ou de force. Si, pour signifier ce mouvement, on lui confère une direction de droite à gauche, depuis le temps que les idées progressent, il est évident qu'il n'y a plus, à proprement parler, de droite. Il faut, cependant, tenir compte des terminologies existantes, et il ne fait pas de doute que, par rapport aux notions d'intérêt particulier et aux puissances d'argent, Kamal Joumlatt faisait preuve de large « progressisme », en ne se contentant pas de prôner des idées mais en appliquant celles-ci, par exemple en distribuant une large partie de ses terres. Autrement dit, il ne théorisait pas seulement sur la nécessité d'une répartition nouvelle et radicale des richesses. Il pratiquait lui-même ses théories. Étant son ami et souvent son confident, je puis affirmer que son progressisme était la manifestation et le côté exotérique de son ascèse, ou, plus exactement, du mysticisme qui était sa vie même, et sans lequel nul ne peut comprendre un être de cette dimension dans son intégralité. Kamal Joumlatt a pu apparaître sous des facettes diverses, parfois contradictoires. Tel que je l'ai vu et connu, il était *un*, et ses convictions mystiques peuvent expliquer même ce que l'on pourrait regarder, chez lui, comme des excès d'attitude ou de langage. S'il avait été davantage suivi, il est possible que son pays aurait, tôt ou tard, débouché sur une ère nouvelle de développement — possible, mais non certain. L'idéalisme se projette dans le futur et au-delà des conditions externes. Ce qu'il envisage peut être atteint un jour, ou ne l'être jamais. Or Kamal Joumlatt, dans nos conversations, était souvent davantage qu'un idéaliste. On l'a dit « rêveur » ; il était visionnaire, un peu « prophète » et, comme tous les prophètes, se situant à un niveau « autre », pouvait-il être compris ? Les faits montrent qu'il ne l'a pas été...

Après cette longue, peut-être trop longue digression, c'est de mes relations personnelles, privées et amicales avec le prince Kamal Joumlatt que je vous entretiendrai. En commençant cette lettre, je n'avais pas d'autre objectif, mais la pensée, avec agilité, entraîne souvent à des diversions qui, maintenant exprimées, peuvent avoir leur importance, et que, par conséquent, je ne supprimerai pas. Il est temps, cependant, que je revienne à mon intention première, et, chacun le comprendra, en relatant, je revivrai les circonstances, et, le temps de quelques feuillets, un ami disparu retrouvera, lui aussi, la vie pour moi. En ouvrant les portails de mon souvenir et de mon cœur, j'aurai ainsi ma propre récompense, celle d'être maintenant, comme hier, quelques moments avec « l'absent ».

Ma toute première rencontre avec Kamal Joumlatt remonte à la fin de février 1967. Je rentrais d'un

voyage en Israël et en Jordanie, et il était prévu que je m'arrête à Beyrouth. En Israël, du fait qu'ensuite je devais me rendre dans des pays arabes, aucun visa n'avait été frappé sur mon passeport. L'entrée en Jordanie et au Liban m'aurait été refusée si une seule marque israélienne y avait figuré. Ignorant la précaution prise et pour m'éviter toute difficulté lors des formalités de douane et de police, mon ami, le bâtonnier Fouad Rizk, alors ministre de la Justice, avait eu la bonté et la courtoisie de venir m'accueillir à l'avion, et tout me fut ainsi grandement facilité.

Or, c'est en parlant avec le bâtonnier Fouad Rizk et en lui faisant part du profond intérêt que m'inspirait le peuple des Druzes, que ma rencontre avec Kamal Joumblatt fut envisagée. Fouad Rizk le connaissait intimement et, bien que leurs conceptions politiques aient été divergentes, il me proposa d'organiser une entrevue chez lui, ce que j'acceptai volontiers. Je fus cependant prévenu que Kamal Joumblatt ne s'embarrassait pas d'obligations protocolaires. Je ne devrais donc ni m'offusquer ni me sentir offensé, si, après quelques minutes d'entretien, il prenait congé. Cela signifierait simplement qu'il n'éprouvait aucun intérêt à un contact avec moi. De toute façon, même si une telle éventualité s'était produite, je l'aurais fort bien acceptée. Je suis trop respectueux de la liberté et des sentiments d'autrui pour être, en quelque circonstance que ce soit, affecté par l'impression peu favorable que je peux susciter chez d'autres. Le proverbe est vrai, qui affirme que l'on ne peut plaire à tout le monde. Il ne saurait en être autrement dans le monde de la manifestation, où la loi des polarités s'exerce en toutes circonstances et à tout moment, et un manque d'attraction pour qui ou quoi que ce soit ne signifie, à aucun égard, que l'amour des êtres et des choses ne puisse être universel. L'erreur ne réside que dans la terminologie employée. Ainsi, nul ne devait dire : « Je n'aime pas telle personne ou telle chose ». Il serait plus exact d'exprimer ses impressions en déclarant : « Cette personne ou cette chose ne m'attire pas », ce qui est bien différent de ne pas aimer. Certes, j'aurais regretté qu'un courant de sympathie ne s'établisse pas entre Kamal Joumblatt et moi. Je le considérais, à cette époque, comme le seul canal par lequel je pouvais espérer avoir accès au cœur du peuple druze, et, plus précisément, à sa sagesse secrète, si cela était possible et permis. Il n'était certes pas, alors, question d'amitié avec le prince...

L'entrevue se déroula un soir, quelques jours après mon arrivée à Beyrouth. Elle dura près de *deux heures* ! Je vois encore le sourire de satisfaction sur le visage du bâtonnier Fouad Rizk. Selon ses propres termes, après le départ de Kamal Joumblatt, « c'était gagné ! ». En fait, c'était beaucoup plus que cela. Dès les premiers mots, une véritable communion s'était instaurée entre le prince et moi. Après une brève présentation, j'avais estimé nécessaire d'expliquer ma démarche initiatique. Je l'avais fait longuement et en termes très précis. Kamal Joumblatt écoutait, sans m'interrompre jamais. Il était assis à mes côtés, le dos appuyé contre le divan, les mains croisées sur les genoux dans une attitude frappante de grandeur et de noblesse. Il était vêtu d'un costume sombre et portait une cravate noire sur une chemise blanche. Je l'ai toujours vu habillé ainsi au cours des années et je n'ai donc pas été surpris que la presse, relatant son assassinat, ait pu faire allusion à son costume usé. Il ne semble pas, en effet, avoir jamais beaucoup prêté attention à sa toilette et aux apparences extérieures. Il n'en avait nul besoin. Sa personnalité faisait oublier ou ignorer tout le reste.

Quand j'eus terminé mon exposé, je lui posai une question quelque peu abrupte sur les Druzes, en insistant sur l'intérêt que je leur portais. Kamal Joumblatt me répondit avec circonspection, mais d'une manière exhaustive sur tous les points dont il acceptait de traiter. Je compris, cependant, qu'il aurait sans doute à conférer avec d'autres, avant de m'ouvrir davantage les portails de la sagesse des Druzes initiés et, connaissant la loi de l'initiation, je fis preuve de discrétion. Ce qu'il m'expliqua était, malgré tout, suffisant pour que j'écrive, peu de temps après, mon étude intitulée : « *Un Ordre secret : les Druzes* ». Bien entendu, j'ai été, depuis ce tout premier contact, astreint au secret sur les révélations et les

précisions qu'il m'apportait en soulignant que le manteau du silence devrait toujours les recouvrir, et il est évident que j'ai constamment respecté cette consigne. Elle ne s'appliquait, d'ailleurs, qu'à des connaissances ou expériences parfaitement définies, quoique immensément exaltantes, et elle ne concernait pas de nombreux autres sujets auxquels, à différentes reprises, j'ai eu l'occasion de me référer, et qui offrent un intérêt immense pour le cherchant et pour le mystique.

C'est au cours de cette même entrevue que Kamal Joumblatt aborda la question du nouveau *Mahdi* attendu par les Druzes, le *Mahdi* étant, pour eux, une incarnation divine se produisant tous les cent ans. C'est en cette circonstance, également, qu'il me fit part, de manière convaincante, de sa certitude que, compte tenu des cycles, le nouveau *Mahdi* aurait une mission universelle, dépassant ainsi les seules limites du peuple druze. Par la suite, nous avons peu parlé de ce sujet dont Kamal Joumblatt disait nettement qu'il était préférable, par respect et pour éviter toute interférence, de ne point discuter, en aucune circonstance. Ce que j'ai appris ultérieurement de lui, c'est que le « véhicule » (entendez : le corps physique) de l'Instructeur suscitait quelque problème et ne semblait pas « adapté » à la mission. En un tel domaine, il faut savoir *se taire*, et je n'ai posé aucune question, la meilleure attitude étant d'être prêt et, pour le reste, d'observer la règle du : « *Wait and see* » (attendre et voir).

Notre première conversation et quelques autres qui suivirent, se déroulèrent, en effet, en anglais. Il m'avait été dit que Kamal Joumblatt préférait s'exprimer dans cette langue, qu'on ignorait s'il parlait français et que, peut-être, il y avait quelque raison traditionnelle ou personnelle dans son choix, et... dans son refus. C'est lors d'une rencontre ultérieure qu'hésitant sur un mot anglais et utilisant le terme français, je m'aperçus de sa connaissance parfaite de notre langue. Il fit, en effet, à ce moment-là, la traduction nécessaire et ayant reconnu — enfin ! — qu'il pouvait converser en français (un français, je m'en rendis compte, admirable), il accepta que, désormais, nous n'utilisions pas d'autre langue. Il est certain qu'il fit, en cette occasion, un choix et qu'il prit une décision. Je l'ai entendu, dans les années suivantes, à la radio et à la télévision française et, peu de temps après cette décision, je l'ai vu dans une émission télévisée qui lui était consacrée. Chaque fois, il parlait en français. Si véritablement, pour ce faire, il avait dû surmonter quelque prévention, serait-il présomptueux de ma part de supposer que notre amitié a été pour quelque chose dans sa décision ? Connaissant mon ami, je ne crois pas que cela le soit. Peu importe, pourtant, ce qui, en dernière analyse, le motiva à cet égard. L'important, c'est que nos conversations en furent rendues plus aisées et plus intimes. Je me souviens, toutefois, que, pour se donner le temps de la réflexion devant une question délicate, il semblait vouloir faire répéter celle-ci par un « Comment ? » prolongé, presque musical, et toujours inutile, car il répondait immédiatement, sans attendre une nouvelle formulation de la question. En relatant ce petit fait, j'entends, en ce moment, le « Comment ? » de Kamal Joumblatt, et il m'entraîne loin, très loin, dans des sphères où l'instant se fond dans une universelle permanence.

J'ai rencontré plusieurs fois Kamal Joumblatt à Paris. Il venait souvent pour des contacts discrets, bien qu'officiels, et, quelquefois, simplement pour converser avec moi au cours d'un dîner. Il me téléphonait, notre rencontre avait lieu, et, dès le lendemain, il repartait. Un repas avec lui était toujours frugal, n'étant qu'un prétexte. Je me rappelle un dîner au restaurant du Grand Hôtel de Paris, où il était descendu, et la mine défaite du maître d'hôtel quand deux assiettes de spaghettis au beurre et une bouteille d'eau minérale lui furent commandées ! Son immense et luxueux menu faillit lui tomber des mains...

Étant au Caire, il y a quelques années, j'appris par un ami libanais que Kamal Joumblatt s'y trouvait également, et je le priais d'entrer en contact avec lui, pour lui signaler ma présence. Kamal Joumblatt résidait au Sheraton, et moi à l'Hôtel Méridien. Nous eûmes d'abord, par-dessus le Nil, une conversation

téléphonique, puis il vint me rendre visite. Je lui indiquai que, le mois suivant, je serai à Beyrouth et que, s'il le voulait bien, cela me permettrait de rencontrer, enfin, quelques Sages druzes, quelques-uns de ces « Instruits » qui ont réalisé la Grande Connaissance. Il me demanda de lui renouveler ma demande dès mon arrivée à Beyrouth. C'est également au cours de cette entrevue qu'il m'entretint brièvement d'Israël. J'appris notamment que les Druzes de ce pays sont les *seuls non-juifs* que les Israéliens acceptent dans leur armée et auxquels ils accordent une haute considération. Les Druzes, en effet, observent la règle traditionnelle séculaire de respecter les lois du pays dans lequel ils résident. Voilà encore un fait qui pourrait donner à réfléchir aux exégètes politiques... N'aurait-il pas suffi d'un mot de Kamal Joumlatt pour qu'il en aille différemment ? Son peuple couvre plusieurs pays, mais lui-même, le chef, était tenu par la loi de la tradition, qui, à cet exemple, se comprend mieux, car elle transcende, en effet, les limitations de la personne et de l'ego où elle est généralement située par quiconque ne réfléchit pas suffisamment. De quel pouvoir un Ordre quelconque, étendant ses activités sur plusieurs pays, ne disposerait-il pas si ses affiliés devaient observer sa seule loi et ignorer les lois locales ? Toute règle traditionnelle a de solides fondements pour qui sait dépasser les limites du pauvre moi et étendre sa vision à un ensemble plus vaste...

A Beyrouth, il fut difficile de joindre Kamal Joumlatt. On y parvint, cependant, et il me téléphona. J'étais à l'Hôtel Phénicia et c'est là qu'il vint me voir. J'étais assis dans le grand hall quand il entra et, le voyant distraitement aller vers la réception où beaucoup attendaient, au lieu de s'adresser au Concierge, je m'avançais précipitamment. C'est alors que j'eus une nouvelle expérience de la puissance et de la cohésion d'un Ordre secret tel que les Druzes. Naturellement, des Druzes travaillaient à l'hôtel, les uns aux guichets, les autres au restaurant, d'autres encore au bar. La venue de Kamal Joumlatt se répandit certainement parmi eux comme une traînée de poudre. Et c'est ainsi qu'avançant tous deux, côte à côte, vers l'ascenseur de la tour de mon hôtel, nous marchions entourés de jeunes *en apparence* occupés à autre chose, ne semblant pas se soucier de nous, mais, en réalité, formant un véritable bouclier autour de nous. Devant l'ascenseur, beaucoup de personnes attendaient. Quand les portes s'ouvrirent, un garçon en veste rouge dont la place aurait dû être au bar, surgit on ne sait d'où et occupa véritablement l'ascenseur en regardant vers nous, et je ne puis dire comment, alors que nous étions derrière tout le monde, Kamal Joumlatt et moi nous retrouvâmes seuls dans l'ascenseur en marche, considérés avec respect et affection, et Kamal Joumlatt avec dévotion, par ce magnifique garçon aux yeux rieurs. « Ce sont les Druzes, n'est-ce pas ! remarque simplement Kamal Joumlatt. Un peu plus tard, ayant commandé une boisson pour mon ami, je vois encore le serveur, effaré d'apercevoir ici le prince, rester quelques instants immobile avant de se confondre en salutations, au risque de renverser le plateau qu'il tenait. Cette fois-ci, c'est moi qui, tourné vers mon ami, murmurai : « Encore un Druze, n'est-ce pas ? »...

C'était un mercredi. Après que Kamal Joumlatt m'ait entretenu des progrès de sa réalisation mystique (il « commençait à distinguer mieux encore, maintenant, le Shir et la *Compagnie* invisible », c'est tout ce que puis relater pour ceux qui peuvent comprendre) et après, je dois le reconnaître, que je lui ai fait part des miens (il est l'un des seuls avec qui j'ai partagé de tels secrets que je ne considère pas avoir le droit, pour bien des raisons, de divulguer), et après, ensemble, avoir eu « notre » expérience habituelle de communion spirituelle, j'en revins à ma requête du Caire. Pouvais-je cette fois-ci, rencontrer les Sages Druzes ? Je devais rentrer le dimanche et je disposais ainsi de trois jours. « Ce sera difficile de les réunir tous, me répondit Kamal Joumlatt... Peut-être deux ou trois... Enfin, l'impossible sera fait. Quel jour vous convient ? » Nous choisîmes finalement le samedi. Ce serait le bâtonnier Fouad Rizk qui me conduirait au château du prince, à Mokhtara, dans les montagnes druzes...

Le samedi, de bonne heure, le bâtonnier Fouad Rizk était à mon hôtel et nous partîmes. Je m'aperçus en

route que j'avais oublié mes pièces d'identité, mais je déclinai l'offre aimable que me faisait avec insistance mon compagnon de faire demi-tour pour les chercher. C'était quelques mois avant la « grande explosion » sanglante, des contrôles étaient effectués par l'armée à la sortie de Beyrouth et en différents endroits. Mais nous ne fûmes pas arrêtés et le voyage d'un peu plus d'une heure se passa sans aucun problème...

Et je revois en pensée ces routes montagneuses, accidentées et désertes, dans une nature sauvage, mais envoûtante : le dépouillement... Je revois ces rares villages accrochés aux flancs de montagnes sévères, qui, pourtant, m'étaient accueillantes... Je revois ces visages, au hasard d'un lacet, d'abord fermés, puis éclairés d'un fraternel sourire, comme si l'on sentait, ici, qu'un ami se rendait à l'appel d'un ami...

Je revois, enfin, au détour du chemin, le château surgir soudain, comme accessible d'une petite place seulement, et surplombant, cependant, à perte de vue, les défilés montagneux...

La voiture franchit le portail ouvert, et s'arrête. Deux hommes se précipitent vers nous. Je le saurai, ensuite, l'un est le chauffeur de Kamal Joumlatt, et l'autre son garde du corps. Tous deux, plus tard, mourront avec leur maître. Je les ai pleurés aussi, car, si je les ai vus peu de temps, j'ai apprécié leur droiture, leur loyauté absolue... jusqu'à la mort, et je les ai aimés. Ils nous « contrôlent » courtoisement, mais fermement, quand soudain, apparaît Kamal Joumlatt. Ils sont certains, alors, que c'est nous qui sommes attendus, et, devenus cordiaux, nous ayant « acceptés » comme un des leurs, ils s'écartent. Kamal Joumlatt sourit — un large sourire. C'est un événement, même pour moi. Je l'ai souvent senti gai, mais il sourit peu et, pourtant, combien il était heureux et pleinement détendu, lorsque nous nous rencontrions ! J'ai quelquefois pensé qu'un prince druze, même « progressiste », devait à une forme d'éducation séculaire autant qu'à son environnement, l'obligation d'une attitude de réserve et de sérieux qui, d'aucune manière, n'affecte la sympathie qui se dégage de lui et l'amitié sans réserve qu'il témoigne à de rares privilégiés...

Nous avançons, tout en parlant, vers le château. Il m'a été recommandé, à diverses reprises, de ne pas franchir la porte avant mon hôte. C'est là une coutume protocolaire à laquelle le prince lui-même ne doit pas faillir, et il en résulte une scène amusante. Devant la porte, j'attends qu'il entre... et lui-même attend que je le fasse. Je regarde rapidement le bâtonnier Fouad Rizk. Il semble, comme moi, dérouté... Et chacun attendant que l'autre se décide, nous échangeons, Kamal Joumlatt et moi, des mots sans suite, jusqu'à ce qu'il comprenne et, me poussant discrètement me fasse franchir le seuil le premier, en murmurant : « Vous êtes mon ami !.. ». Je ressens ce geste non comme un honneur, ce serait vanité, mais comme une marque d'affection, et j'en suis ému...

Deux ou trois Sages druzes, avait dit le prince. Je suppose qu'ils arriveront plus tard... Kamal Joumlatt me désigne une porte sur la gauche, et il l'ouvre... J'entre, et c'est l'émotion mystique, brutale, soudaine, descendant sur moi comme un ouragan de lumière, me bouleversant, scindant tout mon être en une myriade de « moi », pour, enfin, à un niveau « solaire », m'unifier à nouveau en une personnalité différente, supérieure, celle que je connais et revêts dans la solitude de mon propre oratoire ou bien au cours de certaines cérémonies ou de certaines rencontres, quand la réceptivité des autres, allant, pour une fois, au-delà de l'aspect physique et de son *utile* manteau d'ombre, laisse en moi, ou à travers moi, le Maître parler... Ils sont là, dans la vibration bleue d'une grande pièce bleue, aux murs de laquelle sont suspendus, ici et là, des parchemins en langue arabe, encadrés de bois. Ils sont là... non pas deux, ni trois, ni dix, mais plus de vingt, venus, toutes affaires cessantes, à l'appel de leur « Grand Maître », Kamal Joumlatt, et certains de fort loin... de l'Anti-Liban, ce qui signifie une ou deux nuits sans sommeil. Ils



sont là... vêtus de leur tenue traditionnelle, de couleur noire, pantalon serré et gilet ayant l'apparence d'un justaucorps, la tête couronnée d'une coiffe blanche. Tous, *sauf un*, ont de longues barbes bouclées. Mais ce sont leurs yeux, surtout, qui surprennent. Vifs ou apaisés, ce sont des yeux de lumière. Un à un, je les salue, mon regard se fondant avec le leur qui ne se refuse pas, et, aussitôt, jaillit entre nous la toute-puissante lueur de l'amitié, de l'accueil... de l'adoubement ! Oui, c'est à cet instant que j'ai été « reçu », que j'ai, je crois, franchi le seuil sévère que les initiés de ce peuple, généralement, n'ouvrent *jamais* aux étrangers... Oui, ces initiés druzes sont des Sages, dans toute l'acception du terme, car c'est dans ce premier contact que nous nous sommes tout dit...

Ensuite, j'ai pris place au milieu d'eux, Kamal Joumblatt à ma gauche et le bâtonnier Fouad Rizk à ma droite, le prince servant lui-même d'interprète. Nous nous étions tout dit, dans un regard, mais il fallait maintenant, sans cesser de communier, « mentaliser » notre échange, et partager nos connaissances. Nous avons ainsi parlé près de deux heures, eux répondant à mes questions, et moi aux leurs, pour constater, à chaque pas, la similitude des grandes traditions et des convictions ancestrales, séculaires, des Druzes.

Comme j'aurais aimé qu'avec moi participent d'autres chercheurs, à cet échange ! Si besoin était, leur certitude en aurait été renforcée. L'uniformité de traditions se développant distinctement et en des formes différentes, pratiquement sans aucun contact en dehors de celui que j'avais eu le privilège de pouvoir établir, les aurait stupéfaits et, pour quelques-uns, peut-être, aidés à surmonter les inhibitions d'une éducation supposée scientifique, mais, en fait, restrictive et dominée par la conception matérialiste des choses, ou encore, parfois, prétendue religieuse et, en réalité, déformée par un fanatisme intolérant quoique habile et souvent insidieux. Ils auraient compris plus encore la valeur d'une formation initiatique occidentale et la puissance de la technique qui leur est, en ce domaine, proposée... Certes, ce que j'ai reçu de cette assemblée de Sages Druzes n'a pas consisté seulement en ce qui n'aurait été qu'une confirmation d'un enseignement et de pratiques dispensés par notre propre tradition occidentale. Il y a eu bien d'autres choses que je ne puis écrire et dont je ne puis parler, mais que je suis autorisé à « semer » ici et là, comme des graines séparées, dans des textes et des causeries, et que, la prévoyance de tels Sages étant grande, j'ai eu mandat de transmettre à quelques-uns seulement, pour que rien ne se perde jamais, puisque l'ordre cosmique des choses a voulu que leur aspiration spirituelle et mystique aille dans la même direction que la mienne, démontrant, si besoin était, que le hasard n'existe dans aucun domaine, lorsqu'il s'agit du service et de l'Initiation...

Il y a, cependant, un fait que je rapporterai. Il est quelque peu semblable à un autre dont j'avais eu connaissance mais, dans le royaume du mysticisme, tout est, plus ou moins, en « concordance » et ce fait vous intéressera. Comme vous le savez sans doute, et comme je l'ai écrit par ailleurs, les Druzes admettent la réincarnation, et, non seulement ils l'admettent, mais encore elle est le fondement de leurs croyances. Cette conviction est partagée par le peuple druze *tout entier*, et pas seulement par les Sages et les initiés. Sachant cela, vers la fin de notre réunion, je demandais si l'un des membres de cette auguste assemblée se souvenait de sa dernière incarnation. Tous sourirent, comme pour me suggérer que ma question était, pour eux, enfantine et que tous savaient ce qui les concerne à ce sujet. Puis ils parlèrent entre eux et, finalement, ils se tournèrent vers le Sage qui ne portait pas de barbe, comme s'il avait été désigné pour répondre... Ce Sage, je le sus ensuite, vivait au Venezuela où il possédait d'importantes affaires. De passage au Liban où il se retrempait dans la vie de pure sagesse de ses frères initiés, il avait entendu l'appel de Kamal Joumblatt, et il était ainsi, aujourd'hui, parmi nous.

Voici, résumé, son récit :

« Dans les débuts de ce siècle, une guerre opposa les Français aux Druzes (je ressentis une gêne vite dissipée). J'étais dans la montagne, près d'un rocher. À un certain moment, je me levais à demi, épaulant mon fusil pour tirer... Une balle m'atteint et je m'écroulai, mort... Quelques années plus tard, dans ma vie actuelle – je devais avoir cinq ou six ans – je compris soudain que j'avais une autre famille et cette impression était si puissante que ma famille présente, celle dans laquelle j'étais né, me semblait presque étrangère. J'en parlais à mes parents, leur donnant tous les détails qui, peu à peu, revenaient à ma conscience. En bons Druzes parfaitement, comme tous, au courant de la doctrine de la réincarnation, ils m'écoutèrent avec attention, m'interrogèrent et m'aidèrent à me ressouvenir. Mon besoin de revoir mon ancienne famille était de plus en plus impérieux. Mes parents, à l'aide des informations que j'avais pu leur donner, entreprirent des recherches. Ils étaient *très riches* et j'étais leur seul fils. Mes impressions étaient précises et les recherches ne furent pas longues. Ma famille précédente fut retrouvée : elle était *très pauvre*. Je fus conduit au pied du village. Le voile, pour moi, se déchira davantage. J'allai directement à ce qui était, dans ma vie antérieure, ma demeure. Je reconnus tous ceux qui étaient les miens, et, les ayant tous, l'un après l'autre, désignés sous le lien de parenté que j'avais alors avec eux, je demandai brusquement où était l'oncle qui vivait avec nous, dans cette maison. Même son nom me revint en mémoire ! Mon ancienne famille m'accepta de suite, et comme je ne pouvais supporter de vivre loin d'elle, mon père (celui de ma vie présente) acheta une terre près de mon ancienne demeure, et c'est là que j'ai grandi, mes parents s'occupant de ceux qui avaient été les miens, et moi, devenu grand, continuant à le faire. Je le fais, d'ailleurs, toujours... ».

Il est des récits si incroyables que l'on préférerait les considérer comme ayant leurs origines dans une imagination fertile. Si le mysticisme n'était pas une partie intégrante de mon existence, il est évident qu'en bon Occidental imbu de science matérialiste, et sceptique par principe, j'aurais nié une telle possibilité, ou de tout le dédain hautain de ma mentalité fermée à ce qui transcende les connaissances mesquines de ma « science », j'aurais cherché quelque explication rationnelle et plausible. Mais voilà ! Il se trouve que, moi aussi, je me suis senti attiré par ce qui est au-delà de l'humain, et cela, précisément, justifiait ma présence en ces lieux. De plus, celui qui parlait, irradiait une telle certitude et une telle paix, ses paroles étaient si calmes et si *vraies*, que je n'ai pas douté un seul instant. Toute l'assemblée a recueilli ce témoignage avec confiance et respect. Il n'y avait, sur aucun visage, un sourire de doute. Ce récit, sans aucun doute, rappelait à chacun ce qu'il savait de son propre passé...

Parmi les Sages initiés, quelques-uns retenaient particulièrement mon attention. Ils étaient *parmi les autres*, silencieux, et je sentais qu'ils devaient assumer quelque haute fonction secrète. Deux d'entre eux m'attiraient particulièrement, et, de ces deux, l'un plus encore que l'autre. Je *visualisais* une question mentale : « Etes-vous le Maître ? », et je le regardais. Appuyé sur sa canne, son être entier irradiant amour et bonté, il sourit et de quel sourire ! – et, lentement, son regard sur le mien, il cligna deux fois, lentement, les yeux. Quand nous nous quitterons un peu plus tard, je baisera avec respect sa main, et, toujours souriant, il m'attira dans ses bras, puis me donna sa bénédiction... Inoubliables instants qu'en ce moment même le souvenir me fait revivre comme s'ils étaient de l'instant....

L'autre Sage était de petite taille. Sa longue et large barbe encadrait un visage mince où s'agitaient, vibrants, des yeux perçants. Le corps noueux paraissait fixé au banc, tant il était immobile. Je ne sais trop pourquoi il m'apparut comme un « maître d'école ». En tout cas, c'est ainsi que je le nommais en moi-même, et l'on verra, un peu plus loin, que je n'étais peut-être pas dans l'erreur...

La réunion s'achève. Je suppose que nous allons nous séparer. Quelques-uns des Sages, il est vrai, nous quittent après avoir fait quelques pas dans les jardins du château. Mais il n'est pas encore prévu que je

parte. Un repas, je devrais dire plutôt une cène nous attend, et c'est bien, en effet, une collation fraternelle qui nous assemble dans la grande salle à manger de Mokhtara. Le bâtonnier Fouad Rizk me fait observer que c'est la première fois, dans l'histoire du peuple druze, qu'un étranger partage le repas des Initiés. Je n'en éprouve aucune fierté, mais, au contraire, un bouleversant sentiment d'humilité et de reconnaissance. Cette cène sera une véritable communion et la nourriture végétarienne, bien que succulente, les légumes crus ou cuits, les fruits en abondance, le tout servi par un personnel silencieux, discret et efficace, cela n'est, au fond, que le prétexte d'être, autrement, ensemble, unis dans l'esprit par le symbole du repas en commun... Et, quand le repas s'achève, j'ai eu le sentiment qu'un lien nouveau, fort et puissant venait d'être ainsi matérialisé entre mes hôtes et moi, et, bien sûr, entre deux courants spirituels ayant une origine commune et, donc, indissociables dans leur éternelle essence. Ce sera, ensuite, le départ des Sages, dignes, silencieux, souriants, irradiants, et l'échange imperceptible du regard et des ondes qu'il porte...

Le bâtonnier Fouad Rizk nous quitte. Il aurait souhaité que je dispose de sa voiture, et il parut insistant. Mais Kamal Joumblatt m'a proposé la sienne, et « quelque chose » me fait croire qu'il voudrait me dire quelques mots encore. Le bâtonnier murmure quelques mots à son chauffeur ; je le sens préoccupé. Je ne comprendrai que beaucoup plus tard, le 16 Mars 1977, en apprenant l'attentat perpétré contre Kamal Joumblatt, pas très loin d'ici. Sa Mercedes verte était connue, son chauffeur et son garde du corps aussi, dont les pieds, il ne me le montra pas avant que nous n'atteignions Beyrouth, étaient appuyés sur un fusil mitrailleur ; une Mercedes que les autres voitures et les gens rencontrés saluaient, que l'armée ne contrôlait pas, et qui, un jour devint un cercueil...

A peine Fouad Rizk nous a-t-il quittés que Kamal Joumblatt demande sa voiture. Au même moment s'avance vers nous le Sage que, tout à l'heure, j'ai désigné, pour moi-même, sous le nom de « maître d'école ». Tandis que la voiture monte le long d'une route escarpée – une route qui, en fait, n'est qu'un chemin inutilisé et à peine utilisable – la conversation s'engage entre le « maître d'école » et moi, Kamal Joumblatt, entre nous, continuant à servir d'interprète et ajoutant, parfois, quelques commentaires judicieux. Nous parlons « doctrine » pour constater, une fois de plus, l'extraordinaire concordance entre la Sagesse druze et d'autres traditions. Elle est telle, même dans les détails, que, Kamal Joumblatt, à un moment, s'exclamera : « Cette similitude est significative de l'unité de la vérité. Elle est une preuve pour vous, mais pour nous aussi. Les « corps » sont distincts : la sagesse et le message sont uniques »...

Nous arrivons, enfin... Le paysage est dépouillé. Il consiste en rocs arides et la végétation est presque inexistante. Une seule construction, rudimentaire... Elle surprend, car elle n'est visible qu'au moment où, à un détour, on l'aperçoit brusquement. Elle est édifiée sur un sommet, sur le bord même de la montagne. Elle surplombe les vallées montagneuses que l'on aperçoit, en bas, presque à l'infini. Minuscule, en face mais bien au-dessous, le château de Mokhtara ; on le distingue nettement et, cependant, il semble minuscule tant la distance est grande. Cette construction serait-elle un poste de garde ? Une porte s'ouvre et un jeune Druze s'avance. Il sera notre guide... À peine sommes-nous entrés que je crois comprendre, et Kamal Joumblatt confirme mon sentiment. Nous sommes dans l'école secrète des Druzes, dans la « maison d'initiation ». Mon impression ne m'avait pas trompé : le Sage est bien un « maître d'école », mais le maître d'une école « différente », d'une école « au-delà du temps », d'une école de pure et haute sagesse. Cette « maison » a été construite en un lieu où, jadis, vivait un ermite druze qui parvint, ici, à la grande « libération ». Nous entrons avec respect et émotion dans la minuscule grotte où il se tenait, où il médita, et, nous recueillant, nous avons, quelques instants, l'expérience d'une communion bouleversante. Je ne puis relater, naturellement, ce que j'ai vu et entendu en ces lieux de secret et de sagesse. Je suis tenu au silence. Il m'est permis, pourtant, de dire que j'y ai rencontré de jeunes disciples druzes qui avaient

entendu, « ressenti l'appel » et qui, abandonnant tout, étaient ici, pour se préparer, pour apprendre et pour connaître l'initiation, avant de retourner au monde, pour y exercer, comme *tous les Druzes*, une profession, ne serait-ce que celle, traditionnelle et respectée, d'agriculteur, sans jamais cesser leur ascèse intérieure. Cette maison m'en a rappelé d'autres. L'intensité mystique y était pareille. Que de tels hauts lieux puissent, dans le secret, poursuivre leur œuvre, au sein d'un monde troublé, est une raison d'espérer et d'avoir confiance... Avant de quitter mes hôtes, j'ai, avec eux aussi, partagé une très frugale cène, pénétré de l'importance de cet « échange », me souvenant de ce qu'il a, de tout temps, représenté – un rite véritable que les Esséniens notamment pratiquaient avec ferveur... En repartant pour Mokhtara, je me suis retourné plusieurs fois pour tenter d'apercevoir la « maison », mais elle se fondait dans la masse grise de la montagne et il était impossible de la distinguer. Il fallait « *savoir* » sa présence, connaître son existence. Le « maître d'école » nous a accompagnés jusqu'au château. Sa main, longtemps, est restée dans la mienne... puis il est parti, vif, sans âge, poursuivre sa mission. Cher « maître d'école », combien ma pensée, souvent, revient vers vous, dans vos montagnes, dans votre maison secrète, parmi ceux que vous enseignez...

Dès notre retour, Kamal Joumblatt me fait visiter sa demeure et m'ouvre les salles où, seuls, sa famille et lui-même peuvent entrer. Avec l'humilité qui le caractérise, il m'explique les tableaux, identifie pour moi les portraits de ses ancêtres princiers, et me laisse à loisir contempler ce qui semble avoir sur moi un attrait particulier. Le château est, à ce moment-là, en réparation, et de gros travaux ont été entrepris. J'ai la certitude, et la preuve m'en sera ultérieurement apportée, qu'en fait Kamal Joumblatt n'a pas mené à bien cette œuvre de restauration pour lui-même, mais par respect de son lignage et par amour de son peuple. D'ailleurs, son calme visage semble soudain s'émouvoir : « Venez, dit-il, nous allons à mon domaine secret... ».

Nous montons l'escalier d'un édifice voisin et, au fur et à mesure que nous montons, tout s'appauvrit, tout devient simple, tout revêt une rare austérité. La porte qu'ouvre mon ami donne sur une pièce relativement petite, revêtue de tapis. Dans un coin, une couche – une sorte de paillasse étroite à même le sol – c'est là que se repose, au château de Mokhtara, le prince Kamal Joumblatt, le Très Sage Grand Maître des Druzes, près de l'autel très simple, également à même le sol, où brûle de l'encens et où une veilleuse est allumée devant un portrait- celui du Gourou hindou de Kamal Joumblatt, de celui qu'il avait choisi et qui l'avait accepté, pour le conduire dans les étapes ultimes de la Réalisation Divine et au niveau de « synthèse » où est le non-retour : Sri Atmananda de Trivandrum ; comme il y a, en Inde, d'autres personnes et Sanyasins de différents ordres, connus sous le nom d'Atmananda, la précision « de Trivandrum », pour le Sat-Gourou dont nous parlons, a été rendu nécessaire. « Mon Maître n'est plus, me souffle Kamal Joumblatt, du moins il a quitté son enveloppe humaine, mais, chaque jour, je m'identifie de plus en plus à lui ».

C'est là, dans cette ambiance sacrée, que Kamal Joumblatt me fera d'ultimes révélations sur sa démarche mystique et spirituelle. C'est là que je le connaîtrai dans sa totalité, dans son intégralité, et c'est là, en l'écoutant et *en le voyant*, que je comprendrai les *vrais* mobiles de son action, le *pourquoi* de ses conceptions politiques, sociales ou humaines, et la raison, de certaines de ses déclarations publiques. Je crois que, depuis ce jour-là, j'aurais même pu comprendre, aussi, des paroles qui lui ont été attribuées et dont il m'a laissé entendre, plus tard, qu'il ne les avait *jamais* prononcées ou, du moins, qui n'étaient pas telles qu'il les avait dites. Son erreur (si erreur, il y avait) aura été d'agir et de s'exprimer depuis le niveau qu'il avait personnellement atteint sur le Sentier de l'Evolution, et avec la compréhension *incommunicable* qu'une telle hauteur représentait, *sans* prêter, d'aucune façon, attention au fait que le plus grand nombre ne le comprendrait pas. Mais que pouvait-il faire d'autre, puisque ce qui était, pour

d'autres, un but, était une partie de lui-même : *action et service sans aucune pensée ou considération pour le fruit de l'action et du service* ? Une telle attitude de vie peut être prise pour de l'originalité ou de l'orgueil, elle peut être jugée utopique et celui qui l'a acquise, regardé comme un « rêveur » en certaines circonstances, et comme inhumain, en d'autres cas. Cela n'importait pas plus à Kamal Joumblatt que cela importerait à quiconque est parvenu à cette hauteur de conscience réalisée. Le *dharma*, le devoir au sens absolu du terme, est, à ce stade, l'*unique* mobile valable. Mieux, l'Initié est devenu le *dharma* même...

Selon la manière de penser occidentale, encore pétrie de fausses notions, il peut paraître surprenant, et, peut-être, décevant que Kamal Joumblatt, imbu de la grande sagesse des Druzes et ayant reçu les plus hautes initiations de sa propre tradition, ait eu apparemment besoin d'un Gourou personnel pour se parfaire. Un tel problème ne se pose pas au mystique oriental pour qui il n'y a pas de séparation ou de séparativité dans la recherche de Dieu. Ramakrishna, par exemple, parvenu à la « libération » absolue, refit *volontairement* le parcours spirituel proposé par diverses formes religieuses extérieures. C'est ainsi qu'il suivit successivement, parmi d'autres, les voies du Christianisme et de l'Islam. Il n'en avait nul besoin, mais il étendit sa connaissance et son expérience du « perçu » et du « manifesté », *pour mieux servir et éclairer les autres*. Il est évident que cela, pour celui qui avance encore sur le Sentier et n'a pas atteint un certain sommet, n'aurait été que dispersion dangereuse, peut-être fatale. Pour gravir la montagne de l'illumination, un sentier, foulé par d'autres et dont chaque étape a été reconnue et, pour ainsi dire balisée, au cours du temps, par d'innombrables chercheurs, est le moyen le plus sûr et le plus efficace pour parvenir au but. Celui-ci atteint, la conscience peut, alors, sans pour autant s'engager ou se perdre, chercher à s'instruire d'autres voies qu'elle n'a pas connues. Ce sera toujours en vue de l'aide à dispenser à ceux qui cheminent encore. En outre, la réalisation n'est pas *la* fin de l'évolution ; elle est *une* fin, et c'est ce qui permet à de grands réalisés d'affirmer que même les plus avancés restent des néophytes. L'écueil suprême est, en effet, de supposer que tout est accompli, parce qu'un sommet, entre les sommets, a été conquis, et c'est cet écueil qui engendre la déviation pour soi et pour d'autres, pour ceux qui cherchent au-dehors et « focalisent » sur quelqu'un ce qu'ils ont, comme tout être, en eux-mêmes. Il ne s'agit pas, en fait, de trouver *hors de soi*, mais de découvrir *en soi*.

Kamal Joumblatt, dans sa volonté et son effort pour aller « au-delà », avait choisi une voie pouvant élargir sa conscience sur les bases et dans le prolongement de ce que l'initiation druze complétée et achevée par lui, lui avait conféré. Cette voie était le Jnâna-Yoga pur, c'est-à-dire la « Connaissance absolue » – une connaissance qui ne peut plus se mitiger de Bhakti-Yoga, autrement dit de « Dévotion ». Le Jnâna-Yoga, dans ce cas, est une voie exclusive en soi qui n'accepte aucune compromission et qui, naturellement, peut paraître sécheresse et rigueur aux gens du commun, tant elle est dépouillée. Elle est un pur monisme (Advaita), un accomplissement parfait et intégral de l'Unité. En réalité, elle renferme toutes les voies, et même la Bhakti-Yoga, car elle est davantage qu'une consécration – elle est une fusion, une absorption dans le Tout, et cela ne signifie nullement que l'on se soit ainsi abstrait de la *Maya*, autrement dit de l'illusion du créé. Il continue d'y avoir, plus intensément que jamais, participation à la « lîla » ou jeu du monde, mais sans que le Soi, le « témoin », en soit affecté. Le Soi, ainsi devenu Tout, est le phare qui, dans le prétendu manifesté, projette, à travers le mental du Jnânin, un rayon de lumière auquel réagissent ceux ou ce qu'il atteint, pour que l'œuvre divine s'accomplisse et que le plan des choses se déploie, pour les hommes, dans la direction prévue. Le Jnâna-Yoga nécessite donc, au début, l'intellect pour comprendre, puis la *maîtrise* de l'intellect et, enfin, l'abandon de l'intellect même dans l'Unité. Il n'est pas de voie plus difficile et, telle que je l'envisage, elle ne peut être que celle d'un « réalisé », car elle inclurait, pour d'autres, le danger de confondre le « moyen » avec le « but », et les conséquences seraient incalculables, par le désastre ainsi occasionné...

Kamal Joumblatt m'a offert trois ouvrages pour que je sois à même de comprendre mieux sa quête, et peut-être la partager « par sympathie ». Tous sont en anglais. Le premier est un recueil des aphorismes fondamentaux de son Gourou, et il s'intitule : *Spiritual Discourses of Sree Atmananda (of « Trivandrum, 1950-1959)*. Le second a pour titre : *Atmanandopanishat* et le troisième : « *Rambles in Vedanta* », ce dernier étant plutôt une sorte de commentaires sur le Vedanta en général.

Ce rapide *survol* de la vie mystique de Kamal Joumblatt contribuera, je l'espère, à vous faire mieux pressentir ce qu'a été celui-ci, dans sa vérité essentielle. Ses détracteurs faisaient, de son vivant, courir le bruit qu'il se serait dit la réincarnation d'Akhenaton. Si une telle idée l'avait traversé, il l'aurait partagée avec moi. Il ne l'a jamais fait, à aucun moment de nos rencontres, même au cours des plus importantes du point de vue mystique. Il avait, certes, une immense vénération pour ce sage Pharaon, mais il éprouvait, étant Druze, des sentiments semblables pour Pythagore, Platon, et d'autres. Ses propos, si tant est qu'il a pu, devant des « peu éveillés », faire allusion à son attachement pour Akhenaton – et j'en doute ! – ont été, une fois de plus, déformés. C'était une façon de chercher à lui nuire, en tant qu'homme politique. À d'autres, on pourrait faire croire qu'il a pu émettre des opinions de ce genre – et d'autres, en fait l'ont cru mais assurément pas à moi ! D'ailleurs, ces rumeurs n'ont jamais dépassé les basses limites de leurs « inventeurs ». Leur ridicule les rendait vaines. Il aurait mieux valu chercher autre chose ; au demeurant, l'on ne s'en est pas privé...

Septembre 1976, il y a huit mois, je suis à nouveau au Caire. On m'informe que la presse fait état d'une visite de Kamal Joumblatt au Président Sadate, mais nul ne sait s'il est déjà arrivé. Le jour suivant, je suis assis dans le hall de mon hôtel, cherchant une brève distraction dans le mouvement incessant des voitures devant la porte principale. Soudain, voyant une Mercedes, par association d'idées, je pense à Kamal Joumblatt. Me tournant vers mon compagnon, je le prie de demander à la réception si mon ami ne résiderait pas ici même. Il revient un peu plus tard et m'informe que non seulement Kamal Joumblatt est bien à l'hôtel Hilton, mais encore que son appartement est *au même étage* que le mien ! Je griffonne aussitôt quelques mots sur une feuille de l'hôtel et je fais remettre celle-ci au concierge pour qu'elle soit mise dans le casier du prince. Elle y restera plus d'une journée. Finalement, mon compagnon reprendra la note que j'avais préparée, et Kamal Joumblatt, traversant un après-midi le hall, très entouré et protégé, il remettra ma communication à un membre de la suite officielle...

Le lendemain matin, le téléphone retentit dans mon appartement. C'est lui ! Nous bavardons quelques instants, après qu'il se soit exclamé : « C'est curieux, n'est-ce-pas, que nous nous rencontrions si souvent au Caire, que nous y venions au même moment... sans le prévoir ! ». Pour lui, comme pour moi, au-delà des mots, cela n'est pas curieux, car il n'y a pas, à un certain niveau, de hasard. Il souhaite me voir et je le souhaite aussi. Quand ? Mais tout de suite, et quelques instants plus tard, il est là. Dehors, devant la porte, plusieurs gardes rempliront leur office de protection... Nous sommes, une fois de plus, en tête-à-tête. Malgré les événements et ses graves préoccupations, il est égal à lui-même. Nous disposons de peu de temps aujourd'hui, je le sais. Aussi parlons-nous à bâtons rompus. Confusément une préoccupation m'agite... Je lui recommande d'être prudent, de protéger sa vie... Pour lui, comme pour moi, cela, aussi ce sont des mots. Nous n'ignorons pas tous deux que, pour lui, pour moi et quelques autres, le « grand départ » est fonction du service, qu'il est « fixé », pour ainsi dire, à l'avance, *et que nul n'y peut rien*... Il m'informe de la situation du Liban avec un peu plus de précisions qu'il ne l'aurait fait en d'autres circonstances. Je lui parle de tous ceux que je connais là-bas, et vers qui, constamment, vont mes pensées. Je l'entretiens de paix, et il partage mon espérance, mais il me démontre combien la situation est grave et difficile. Puis nous nous élevons au niveau habituel de nos préoccupations supérieures, et notre conversation, le plus souvent, est silence... communion ! Notre rencontre ne sera pas de longue durée.

Déjà, quelqu'un frappe à la porte. J'ouvre. L'un des secrétaires de Kamal Joumlatt entre rapidement... Le moment de la visite officielle est venu. Il faut partir de suite. « Nous devons nous revoir avant mon départ », me dit mon ami.

La nouvelle rencontre a eu lieu le lendemain. Kamal Joumlatt quittait le Caire plus tôt que prévu et me fit prévenir qu'il m'attendait. Je me suis rendu à son appartement attentivement surveillé par une garde vigilante et, ceci est naturel, méfiante. Heureusement, un secrétaire connu m'aperçut et vint à ma rencontre. Nous avons bavardé de choses et d'autres, en grignotant des amandes, lui, dérangé à tout instant par quelqu'un de sa suite. Puis ce fut une conversation téléphonique longue, apparemment pénible, douloureuse, et je revois mon ami, près du téléphone, le coude gauche appuyé sur le lit, l'écouteur sur l'oreille droite... Je me suis levé, et sa communication téléphonique achevée, j'ai pensé qu'il était temps de prendre congé. Il a voulu me retenir, mais lui-même savait que, dans quelques instants, il quitterait le Caire. J'ai fait appeler mon compagnon qui attendait dans l'antichambre et désirait lui être présenté. C'est au dernier moment que Kamal Joumlatt me signala qu'il se rendait à Paris, également en visite officielle, et qu'il voudrait me revoir au cours de ce séjour, puisque je serais moi-même rentré. Il vérifia, sur son agenda, mon numéro de téléphone... À Paris, sans doute en raison de ses obligations officielles et de mes propres déplacements, nous n'avons pas eu de conversation téléphonique, nous ne nous sommes pas rencontrés... Notre affectueuse poignée de mains du Caire avait été la dernière... Notre « Au revoir » avait été un « Adieu »...

Au château d'Omonville, ce matin-là (mercredi 16 Mars), ma femme se réveille perplexe. Elle n'a jamais rencontré Kamal Joumlatt. Elle sait seulement quelle place il occupe dans ma pensée et dans mon cœur. Or, le rêve qu'elle vient de faire est étrange : Kamal Joumlatt m'envoyait un télégramme pour m'inviter à déjeuner, et je déclinais son invitation. Il téléphonait alors en précisant qu'il était « exilé » et il renouvelait son invitation. Je la déclinais encore, et ma femme me faisait remarquer que j'aurais dû accepter, que mon ami était en exil et qu'il s'attendait certainement à ce que je lui témoigne, maintenant une affection plus grande encore... Ma femme relata son rêve à mon fils, car j'étais absent, pour un long voyage... Plusieurs heures *après* le rêve de ma femme, le drame avait lieu...

San Francisco, mercredi 16 Mars 1977. Il est environ 7 heures du matin, huit heures de moins qu'en France... Le téléphone sonne. C'est mon fils. Il m'apprend l'assassinat de Kamal Joumlatt, et m'en explique les circonstances : la voiture attaquée, le chauffeur et le garde du corps tués également... Un bref instant, mon souvenir me ramène en arrière, dans les montagnes druzes, au château de Mokhtara, à une assemblée de Sages... Je reste sans voix, mon cœur est serré par l'étreinte du chagrin. Une pensée traverse mon esprit : à l'heure de San Francisco, mon ami, au loin, vivait encore... Il m'est fait part du rêve de ma femme. Je l'interprète ainsi : Kamal Joumlatt, dans la réalité de son être, savait. Sa pensée profonde s'est projetée vers le lieu qu'il savait être celui de ma résidence. Il voulait m'avertir. Je n'étais pas là... ma femme a perçu le message...

Immédiatement après ma conversation que quelques mots avec ma femme, émue, prolongeront, je me recueille un long moment, et je revis par le souvenir, une amitié exceptionnelle. Un sentiment de paix profonde m'envahit. La séparation ? Quelle séparation ? L'absence ? Quelle absence ? Le service ne s'interrompt jamais ! Seul, le *moyen* du service, le corps, est périodiquement abandonné pour un autre, et cela se produit *quand il le faut et quand l'œuvre l'exige*. Les personnalités, par-delà les apparences du manifesté, restent unies et en constante communion ... Kamal Joumlatt est, en ce moment de méditation, présent ici, avec moi. Je ressens cette présence, *mieux je la vois*...

Selon la tradition des Druzes, la réincarnation de l'âme est *immédiate*. J'ai écrit, ailleurs, que telle était ma conviction en ce qui concerne les êtres réellement avancés et les Initiés druzes sont de ceux-là... À la fin de mon bref séjour en Californie, à l'aéroport de San Francisco, une jeune invalide, dans un fauteuil roulant, fait appel à la générosité de mon compagnon et à la mienne, pour une association religieuse. J'hésite, mais mon compagnon répond à cet appel, et je fais finalement de même, en expliquant que nous sommes français. Un courant de sympathie s'établit. Au moment de se séparer, la jeune femme saisit son large sac, en extrait un livre et nous l'offre. C'est un magnifique exemplaire de la *Bhagavad Gîta*, un ouvrage que Kamal Joumlatt avait aimé aussi. Plus tard, lisant l'introduction du commentateur, je noterai le rappel d'une croyance hindoue basée sur d'antiques doctrines de l'Inde : la mort survient quand le corps nouveau destiné à la personnalité animique est prêt à recevoir celle-ci, autrement dit, au moment de la naissance de ce corps nouveau. Et là encore, je crois que, pour les âmes avancées, *au moins*, c'est ce qui a lieu...

Alors, ma pensée revient à la mort tragique de Kamal Joumlatt, *et à ce qui l'a précédée*. Il avait, depuis quelque temps, la conviction que sa tâche, dans cette existence, était terminée, et il avait pris la renonciation complète du monde. Il se préparait donc à quitter le Liban pour les Indes où il aurait rejoint l'Ashram où se perpétue l'enseignement de son Gourou disparu. Le jour de l'attentat, il se rendait de son château de Mokhtara, à Beyrouth, pour régler ses dernières affaires, et procéder à ses ultimes préparatifs. Sa mission présente, comme il le pressentait, était bien achevée, mais son service était requis ailleurs, et tout était prêt pour qu'il puisse l'assumer en temps voulu...

Ceux qui, d'un niveau suprême, dirigent l'évolution des êtres et des choses, avaient infusé en lui le sentiment que sa tâche présente était réalisée. Leur Sagesse Infinie et leur Immense Compassion sont telles que, même les plus sages et les plus avancés de ce monde, même ceux qui ont tout « réalisé », ignorent, à de très rares exceptions près, quand et comment leur « grand départ » se produira. Ce départ constitue, pour l'homme, sa plus haute initiation, et, pour en bénéficier pleinement au niveau du Soi, nul ne doit savoir l'heure de la convocation à l'avance ni ce que cette initiation renferme. Elle est plus ou moins brève, considérée dans le temps et l'espace de notre monde. Mais, ce qui est, alors, « connu » par l'âme, même dans le cas de réincarnation immédiate, est si absolu et complet que des jours, des mois, des années, peut-être, seraient nécessaires sur le plan humain et physique pour accomplir une telle expérience. En outre, le mental, même s'il est maîtrisé, demeure, car maîtrise ne signifie pas annihilation, et le mental domestiqué conserve sa puissance et sa ruse, aussi longtemps que le corps est « animé ». C'est donc bien Sagesse et Compassion que de maintenir dans l'ignorance du *quand* et du *comment*, celui pour qui le temps est venu de l'inéluctable et définitif changement. Un sentiment, un pressentiment, s'il peut être utile, de quelque manière, à celui qui doit partir ou à ceux qui vont rester... tel est le plan des choses, et ce plan divinement conçu est justice et bonté, même si notre insuffisance ne nous permet pas toujours, hélas, de le comprendre, et bien que notre humaine réaction soit aussi un élément de notre évolution en ce monde...

Ainsi s'achève l'histoire d'une exceptionnelle amitié. Et, parce que tout est lié, dans une réunion de famille, à Lyon, tout dernièrement, alors que de cette amitié j'entretenais les miens, une jeune cousine de sang m'a appris qu'à l'époque napoléonienne, un prince druze avait donné sa fille en mariage à un officier français et que, de ce mariage, elle était une descendante. Comme j'aurais aimé le savoir plus tôt, et, au hasard d'une conversation, informer de ce fait, mon ami disparu. Certes, cela l'aurait intéressé, mais à côté des liens du sang, il y a d'autres liens, ceux du mysticisme, qui unissent, en une famille immense et fraternelle, tous ceux, où qu'ils soient et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, qui, côte à côte, avancent vers un but de lumière, et à cette famille, j'ai le privilège d'appartenir. Ces liens

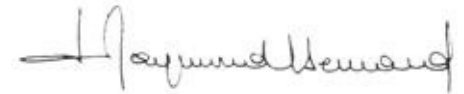


chaleureux, je les ai, une fois encore, reconnus à travers les nombreux témoignages d'affection qui me sont parvenus après la mort tragique de Kamal Joumblatt. À tous ceux qui m'ont ainsi manifesté leur « présence » et à tous ceux qui, ne serait-ce qu'un instant, ont pensé à moi, à nous, mon cœur a répondu par un message de fraternité aimante et de reconnaissance. Oui, je puis le dire, mon ami était aussi leur ami, et, à travers moi, il les aimait, car il était leur frère...

Salut et Paix – Paix Profonde ! – soient sur vous, Prince Kamal Joumblatt, Très Sage Grand Maître des Druzes ! Le Grand Œuvre est loin d'être achevé. Déjà, vous vous préparez à la tâche nouvelle, mais maintenant, autant que jamais, nous sommes ensemble. Certes, j'ai aimé « l'habit » que votre âme illuminait jusqu'ici. J'aimerais le nouveau tout autant, dès qu'à travers lui, avec l'habit qui est le mien maintenant ou avec celui que je revêtirai un jour, je *vous* aurai reconnu. Mais dans les dernières lignes de cette lettre à d'autres amis, permettez qu'au souvenir de ce que vous avez été pour moi, le chagrin de ne plus vous voir tel que vous avez été, explose en cet instant et devant eux, en larmes silencieuses – les larmes de celui qui, dans le rythme des mondes et du temps, et dans l'éternité de l'Unité réalisée, demeure votre ami, votre frère, celui que vous aimiez...

Je vous remercie, chers amis, de l'accueil que vous voulez bien réserver aux *Lettres de Nulle part*. Celle-ci m'a permis de vous confier ce que fut un homme dont j'ai été l'ami, de vous le faire peut-être mieux connaître et, dans une certaine mesure, de défendre sa mémoire que l'incompréhension, au-dehors, a pu ternir. C'était non seulement un devoir, le devoir de l'ami, mais aussi un témoignage, car l'amitié est un privilège. Je sais combien vous l'avez compris.

Très sincèrement vôtre,

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Raymond Bernard', written in dark ink on a white background.

Raymond BERNARD

# Octobre 1978

L'Inde – le Bouddhisme et ses doctrines – le Bouddhisme tibétain – Bouddha – Sarnath – expérience à Patna – Bodh-Gaya – Bouddhisme et Christianisme – Hînayâna et Mahâyâna – Bodhisattva – Maitreya – trois textes : dhyâna, Vimalakirtinir des asûtra, Sûtra de l'Eveil parfait

Mes chers amis,

J'en viens maintenant au sujet de cette lettre qui, comme prévu, concernera encore l'Inde et le long voyage que j'y ai effectué l'an dernier à cette même période. Commencé à la mi-septembre, il s'est, en effet, achevé dans les tout premiers jours de novembre.

Je me propose, aujourd'hui, de vous entretenir du Bouddhisme, et, en particulier, du Bouddhisme tibétain, avec les notions de l'état de Bouddha et de Bodhisattva qu'il inclut. Je serai également amené, dans le cours de mon exposé, à me référer au futur Bouddha, le Maître Maitreya, dont j'ai dit seulement quelques mots dans de précédentes lettres. Il est probable, pour ne pas dire absolument certain, que beaucoup d'entre vous ont entendu parler de ces sujets. Mais tant a été écrit les concernant, et tant d'exagérations ou d'erreurs ont été commises, que mon propos est de tenter de ramener ces connaissances à leur pureté première qui, au demeurant, est infiniment plus belle, plus grande et plus impressionnante que tout ce qui a pu, au cours du temps — y compris le nôtre — lui être ajouté à l'excès, en la déformant gravement et en lui ôtant son caractère de vérité essentielle. Ainsi, même si, dans ces pages, je suis conduit à traiter de points déjà connus de vous, cela constituera naturellement pour vous un simple rappel, mais ce rappel n'inclura ensuite aucun commentaire ou argument s'appuyant sur autre chose que des faits certains et parfaitement établis...

C'est vers 560 avant J.C. que le Bouddha est né à Kapilavastu qui était la petite capitale d'un État bordant, au pied de l'Himalaya, l'actuel Népal. Il appartenait, par son père, Suddhorade, à une caste noble, la famille des Sakya. Peu après sa naissance, sa mère Maya mourut et Siddharta fut élevé par sa tante. Le Bouddha Siddharta, est aussi nommé *Gotama* ou encore *Sakyamouni* qui signifie « Le silencieux né du clan des Sakya ». C'est après son illumination ou « Éveil » qu'il sera connu sous le nom de *Bouddha*, c'est-à-dire : l'Éveillé, de *Bhagavant*, c'est-à-dire : le Bienheureux et de *Jina* c'est-à-dire : le Victorieux. Il se mit très jeune en quête du *Nibbâna*, terme pâli correspondant à *Nirvâna*. Son illumination est traditionnellement fixée à la *pleine lune* de Vaisak (mai), en 523 avant notre ère. Il avait alors trente-sept ans. Le Bouddha est décédé vers 480 avant J.C., à l'âge de quatre-vingts ans. Sa transition ou mort a eu lieu non loin de l'actuelle Patna que Jean-Marc et moi avons visitée ainsi que les deux lieux les plus saints du Bouddhisme. Je ferai le récit de ces importantes visites un peu plus loin. On ne met plus en doute, de nos jours, l'existence historique du Bouddha. Aussi étrange que cela puisse paraître, malgré tous les textes venus jusqu'à nous, cette existence, à une certaine époque, a été contestée. Il n'y a là rien qui puisse nous étonner. Ne voyons-nous pas maintenant paraître des ouvrages s'efforçant de prouver que le Jésus de la tradition chrétienne n'a jamais existé et qu'il a été, de toutes pièces, « bâti » à partir d'un personnage historique, un révolutionnaire sanguinaire et sans pitié, dont le but n'était pas messianique mais libérateur et conquérant : la délivrance d'Israël et la conquête du trône au bénéfice de son père et du sien ? Or, ces thèses sont loin d'être nouvelles. Le premier auteur à les avoir défendues est *Daniel Massé* dans un ouvrage intitulé *L'énigme de Jésus-Christ*. Il faut, certes, reconnaître que le Jésus *historique* dont nous font part les Évangiles, est fort peu crédible. Il est des faits et des circonstances qui « ne cadrent pas » avec ce que l'on appelle les réalités de l'histoire. Mais quant à affirmer, comme le font

certains, que le Jésus évangélique n'a jamais existé, c'est aller très loin dans des conclusions qui, finalement, apparaissent elles-mêmes irréalistes. Je ne veux pas assurément, m'immiscer dans un tel débat où il n'y a jamais ni vainqueur ni vaincu. Je constate seulement qu'il est des textes — les Évangiles — qui ont inspiré la vie religieuse et mystique d'un grand nombre, depuis deux mille ans et que ces textes, même en dehors de toutes les sectes, grandes ou petites, qui se les sont appropriés, et en dehors de tout fanatisme, contiennent des vérités fondamentales et un mode de vie valable, dont on peut s'inspirer pour mener une existence juste et droite. Or, n'est-ce pas là l'essentiel ? A l'extrême, qu'importerait que Jésus ait existé ou non, si le message évangélique pouvait aider ceux qui le reçoivent à devenir meilleurs ? Je crois, quant à moi, que ces discussions au sujet du Jésus historique cesseront ou perdront vite, pour beaucoup, toute importance. Elles restent d'une importance tout à fait secondaire par rapport au message primitif lui-même. Mais on mesure combien il est étrange que deux grands messagers à partir desquels se sont fondées des religions se plaçant parmi les plus importantes de tous les temps, aient pu ainsi, à quelque moment, voir leur réalité historique contestée. Comme ceci sera sans doute le cas plus tard pour Jésus, la vie du Bouddha ne fait désormais l'objet d'aucune controverse.

Un autre parallélisme pourrait être trouvé entre le Bouddhisme et le Christianisme, bien que, par le nombre de ses adeptes, le Bouddhisme dépasse considérablement le Christianisme. Ce dernier, né en Palestine, a surtout essaimé ailleurs pour ne laisser, dans son berceau d'origine, que des sites historiques. Or, il en est de même pour le Bouddhisme. Fondé en Inde, il y a plus de deux mille cinq cents ans, il s'y est certes développé pendant un millénaire et demi, mais il a disparu presque entièrement de ce pays entre le huitième et le douzième siècle. Cependant, et ajoutons *heureusement*, dès avant le début de notre ère, il s'était propagé en dehors de son pays d'origine pour s'étendre sur la plus grande partie de l'Asie. Et, comme je l'ai rappelé dans une *Lettre de Nulle Part* précédente, alors que le Bouddhisme, sous ses diverses formes, est l'une des plus importantes religions du monde, il ne compte, en Inde même, que 0,06 % de la population !...

Jean-Marc et moi avons visité successivement Sarnath, le 10 octobre, et Bodh-Gaya, le 16 octobre, avec, sur la route de cette dernière ville, une halte à Nalanda, centre universitaire bouddhiste et couvent de grand prestige au septième siècle. C'est le 10 octobre, après notre si matinale journée passée sur le Gange pour assister à 5h30 au lever du soleil et au culte qui lui est rendu par de nombreux dévots, que nous sommes partis à 8h30 pour Sarnath qui se trouve à dix kilomètres de Varanasi (Bénarès). Sarnath est surtout connue comme étant le lieu où le Bouddha prononça son premier sermon, dont une partie restera à jamais gravée dans la pierre. C'est là que fut énoncée par lui, la doctrine de la Voie du Milieu, celle qui se situe entre les deux extrêmes que constituent la satisfaction des appétits égoïstes et le rigoureux ascétisme. C'est là que furent transmis les Huit Chemins conduisant à l'extinction de la souffrance, à la lumière, à la paix intérieure, à la béatitude et, finalement, au Nirvâna. Le premier grand converti au Bouddhisme — l'empereur Maurya Asoka — a fait ériger à Sarnath d'impressionnants stupas et une colonne sur laquelle étaient placés les lions que l'Inde a adoptés comme emblème et qui sont exposés au musée tout proche, le musée de Sarnath, qui est considéré comme l'un des plus beaux de l'Inde... Ce que l'on pourrait appeler l'âge de Sarnath se situe entre le quatrième et le sixième siècle, c'est-à-dire six siècles après l'empereur Asoka, sous les Guptas. A cette époque, 1 500 prêtres étaient quotidiennement de service au pied du banyan qui se trouve à proximité du monastère Vihara. Cet arbre séculaire, selon la tradition, ne ferait qu'un avec le Bo célèbre de Bodh-Gaya, sous lequel le Bouddha médita des années et se purifia avant de recevoir la lumière...

C'est au douzième siècle que commence le déclin de Sarnath. Un vaste monastère y fut encore édifié, par la reine Kumaradevi, mais bientôt les maîtres hindous de Varanasi (Bénarès) firent démolir les stupas

pour avoir à leur disposition des matériaux de construction. Sur le stupa le plus sacré, pour commémorer la visite qu'y avait faite son père, Akbar, empereur musulman, édifia une tour de brique. Et le déclin se poursuivit jusqu'en 1836, année au cours de laquelle de grandes fouilles furent entreprises par Sir Alexander Cunningham. La première découverte, suivie par d'autres, fut une pierre portant gravé le crédo bouddhiste. Les monuments ainsi découverts sont au nombre de cinq. Le Dhamekh Stupa que l'on fait remonter à 500 après J.C. et dont les murs sont recouverts d'ornements géométriques, est le plus important des cinq et il remonte à la période gupta. Sur le même emplacement, on a découvert un stupa de brique de style maurya, antérieur à l'autre, puisqu'il daterait de 200 avant J.C. Le second monument fut destiné à abriter les reliques du Bouddha. C'est l'empereur Asoka qui le construisit, et il a pour nom Dharmarajika. Le sanctuaire où l'empereur venait méditer est le troisième monument, la colonne d'Asoka, le quatrième, et le cinquième est le *chankama* qui indique le parcours sacré que suivait le Bouddha en enseignant ses disciples. Une grande renaissance de Sarnath est actuellement en cours, avec l'extension que prend le Bouddhisme dans le monde. En 1931, au milieu des fondations des sept monastères de jadis, l'association Mahabodhi a fait construire, près du Dharmajika Stupa, un nouveau temple qui abrite des reliques bouddhistes rapportées de divers endroits. C'est un artiste japonais qui a décoré les murs en retraçant les événements principaux de la vie du Bouddha. Une magnifique collection de littérature bouddhiste se trouve dans la bibliothèque Mahabodhi...

Dans le temple contenant les reliques du Bouddha, nous avons, Jean-Marc et moi, médité longuement, franchissant même, pour cela, le temple étant vide, le cordon qui protège le chœur de l'édifice, où est placée la splendide statue du Maître, sous laquelle les reliques ont été scellées ; et dans les ruines, nous avons suivi le *chankama* et là, placé nos pas dans ceux du Bouddha, tout au long de la promenade qu'il parcourait en instruisant ses fidèles. Vous comprendrez, mes chers amis, ce que peut représenter un tel pèlerinage et l'émotion profonde que nous avons pu ressentir en de tels lieux...

J'ai promis de ne rien vous cacher, dans la relation de ce voyage, et je vous confierai donc l'expérience que j'ai connue le 15 octobre à Patna, la plus ancienne capitale du monde. C'est le lendemain que nous devions partir pour Bodh-Gaya, et ce jour-là, nous visitons la ville. Au temple des Sikhs — ici naquit leur dixième gourou — nous retrouvons l'ambiance du temple d'or d'Amritsar, mais là, c'étaient des femmes qui chantaient. Nous nous étions glissés, Jean-Marc et moi, sur une terrasse interdite pour assister à un magnifique coucher du soleil. Tout à coup, *dans* le soleil, je vis très distinctement le Bouddha dans la position qu'on lui connaît et que reproduisent toutes ses statues. Illusion ? Image créée en moi par moi-même ? Qui sait ! Ce que j'ai vu, je l'ai bien vu et je n'aurais pu, autrement, regarder ainsi droit vers le soleil. A Jean-Marc, j'ai murmuré : « Regarde le soleil ! », et si lui-même n'a pas vu aussi nettement, du moins a-t-il ressenti une impression profonde. Comme en de telles occasions, Jean-Marc m'a été précieux ! A Gangtok, dans un temple tibétain ignoré des touristes, où nous avait conduit notre jeune guide, fermant brusquement les yeux, car je me sentais envahir de « signes » annonciateurs de « l'expérience », j'eus juste le temps de dire à mon compagnon : « Jean-Marc, je m'en vais... » et, comprenant que « où j'allais » se situait au-delà de notre environnement, j'appris ensuite qu'il s'était aussitôt placé de telle manière qu'il aurait pu me soutenir, si besoin avait été. A Patna, l'impression éprouvée me parut un autre « signe », à la veille de notre voyage à Bodh-Gaya, berceau de l'une des plus grandes religions du monde, et « Mecque » du Bouddhisme...

C'est le 16 octobre à 8h30 que nous sommes partis pour Bodh-Gaya. La route longue et difficile ne permettait pas d'aller très vite. Il faisait très chaud et nous nous sentions abattus. C'est sans doute ainsi que nous devons mériter le privilège qui était le nôtre de visiter des lieux saints où peu — pour ne pas dire pas du tout — de touristes se rendent, ces lieux n'étant pas inclus dans les circuits généralement

proposés. Sur le chemin de Bodh-Gaya, nous faisons une halte à Nalanda et nous avançons avec respect dans les vestiges de cette ville, en nous efforçant de communier avec le passé sublime que perpétuent ces lieux...

Nalanda fut créée après Bodh-Gaya et, très vite, elle constitua le centre de la vie intellectuelle bouddhiste et un vaste complexe monastique où demeuraient dix mille moines et étudiants. Il est triste de savoir que cette université, prise pour une forteresse, fut attaquée en 1205 par des pillards musulmans qui tuèrent tous ceux qui y résidaient et brûlèrent l'immense bibliothèque. De Nalanda, on n'a encore mis à jour qu'une petite partie, mais déjà on peut se rendre compte de ce qu'elle dut être naguère. L'édifice le plus important en est le Grand Stupa qui est flanqué de volées de marches et de terrasses. Certains stupas votifs sont bien conservés. D'autres sculptures peuvent être vues dans le musée de Nalanda. Un centre d'études du Bouddhisme qui a été fondé en 1951 est abrité par un bâtiment de construction récente.

A 12 kilomètres au nord de Bodh-Gaya se trouve la ville de Gaya qui, parmi les villes sacrées de l'Inde, vient au deuxième rang, juste après Bénarès. De toutes les parties de l'Inde, des pèlerins, pour honorer leur père et mère défunts, s'y rendent pour apporter des gâteaux funéraires, des *pindas*, qui sont supposés assurer la paix des âmes des défunts. C'est l'offrande jugée essentielle pour que le défunt, libéré des liens de la terre, puisse s'élever au ciel. C'est là, naturellement, un rite de la religion hindoue. Le centre du pèlerinage est le temple de Vishnupada construit au dix-huitième siècle.

Et voici enfin Bodh-Gaya, où Jean-Marc et moi éprouvons un si puissant sentiment intérieur de sérénité et de paix ! C'est là, en effet, que le Bouddha, conmut, sous l'arbre Bo, l'illumination. C'est là qu'il y a 2500 ans, il rejeta toutes les tentations de ce monde, lui qui, en sa qualité de prince héritier, était promis aux plus hautes destinées. Après le décès du Bouddha, de très importants sanctuaires furent établis à Bodh-Gaya, mais il en reste peu. Cependant, le grand temple n'a, lui, pas changé depuis au moins un millénaire. A Bodh-Gaya même, on se croit vraiment dans un autre monde. C'est un lieu solitaire et boisé qui se trouve sur les rives de la Niranjana. Au loin, on aperçoit une chaîne de collines assez basses...

C'est par la porte est que l'on entre dans le sanctuaire et le torana de cette porte est revêtu de sculptures typiquement bouddhiques. Et c'est alors le *Mahabodhi*, tour pyramidale de soixante mètres de hauteur. Elle est plane au sommet et un *stupa* en forme de cloche la couronne. Le *Mahabodhi* a été élevé au septième siècle et très fidèlement restauré. Une colossale statue dorée du Bouddha assis est placée à l'intérieur du temple, sous une niche couverte de guirlandes. Dans une pièce au-dessus, se trouve la statue de Maya Devi, mère du Bouddha. D'élégants *stupas* ont été édifiés dans la cour du temple. Ce sont les équivalents bouddhiques des reliquaires chrétiens. Du côté nord, se trouve le Sanctuaire de la Promenade, qui est une plate-forme surélevée sur laquelle sont sculptées des fleurs de lotus. Si l'on avance de cette promenade vers la façade ouest, on arrive à l'arbre Bo sacré. Il est à noter que tous les arbres plantés ici depuis 2 500 ans sont dits provenir des plants du Bo. En dessous de l'arbre se trouve le siège sacré. Une balustrade haute de 2 mètres 40 se dresse au sud et à l'ouest du temple. Elle est l'un des plus anciens vestiges de l'Inde. Ses sculptures représentent des scènes de la vie du Bouddha et des épisodes de la mythologie, dans lesquels se mêlent des créatures fabuleuses et des scènes de la vie journalière. Au sud se trouve aussi le « bassin du lotus » où le Bouddha avait l'habitude de venir se baigner... Bodh-Gaya est un lieu saint pour les Bouddhistes et les Hindous. Les deux communautés se partagent la direction du temple. Comme le j'ai rappelé dans une *Lettre de Nulle Part* antérieure, les Hindous, en effet, reconnaissent en Bouddha une incarnation de Vishnou.

On conçoit aisément que Bodh-Gaya soit, par excellence, la Terre Sainte et le lieu vénéré entre tous par

tous les Bouddhistes du monde. Après une longue période d'austérité dont il mesura toute la vanité, le Bouddha y mit fin et il entra en méditation sous un arbre spécial qui est appelé, nous l'avons vu, l'arbre Bo, mais dont le nom exact est « arbre pipal » (*Ficus religiosa*). C'est là qu'il atteignit *Bodhi*, c'est-à-dire l'Éveil ou Illumination. Nous avons apprécié, Jean-Marc et moi, de ne pas avoir de guide officiel. Cette carence de l'agence nous a été finalement bénéfique, de même que le fait que notre chauffeur ne parlait aucune langue autre que la sienne. Nous avons pu ainsi tout visiter avec un guide *local* qui nous a beaucoup appris, et qui a respecté notre volonté de méditer dans les lieux les plus essentiels où nous avons connu d'inoubliables communions. Ces lieux, ce sont naturellement ceux où le Bouddha a été illuminé, celui, vu de loin, où, en un endroit précis que l'on nous a montré sur une colline, il est resté six ans en méditation et dans une stricte austérité, et celui où il accepta du lait, et traversa le fleuve pour venir à ce qui est, depuis lors, connu sous le nom de Bodh-Gaya. C'est là, en vérité, que le message du Bouddha a retenti, à travers les siècles jusqu'à nous : « *Si tu veux prier de la manière la plus noble, prends dans ta main ces trois fleurs : Contentement, Paix et Justice* ».

Je dois ici relater un nouveau fait important qui s'ajoute à ceux déjà signalés et à beaucoup d'autres, pour montrer combien notre voyage a été guidé de plus haut, et vous comprendrez pourquoi, au souvenir de tout ce pèlerinage, mon cœur est soulevé de reconnaissance pour les Maîtres qui ont conduit nos pas et veillé sur notre route. A Bodh-Gaya, en effet, en dehors de ce qui nous a été dispensé et de ce que nous avons ressenti au plus profond de nous-mêmes, nous avons visité un temple japonais, parlé à un Maître authentique du Zen, assisté à une « Puja » (cérémonie) et ensuite à un cours, et de tout cela, nous avons beaucoup retiré. Mais, *surtout*, nous étant rendus au temple tibétain de Bodh-Gaya, nous avons appris que celui-ci était consacré au Maître Maitreya, et ainsi, une fois encore, nous avons été frappés que le futur Bouddha, « Celui qui est attendu » et, je dois le dire, celui vers qui, tout au long de mon voyage, mes pensées se sont constamment tournées, apparaissait à nouveau sur notre « chemin »... Là, dans le monastère, nous avons parlé à deux françaises qui n'étaient pas très jeunes. L'une d'elles était d'Aix-en-Provence, et toutes deux étaient venues ici en retraite, pour méditer, apprendre et peut-être « s'éveiller » — « s'élever »...

Pour être complet, il est nécessaire que je rappelle les éléments fondamentaux du Bouddhisme, car c'est à partir de ces bases essentielles que l'on peut avancer plus loin et édifier vraiment une compréhension juste de notions qui lui sont complémentaires. Je vais m'efforcer, d'ailleurs, d'être le plus succinct possible, sans pour autant, négliger aucun élément important.

Le Bouddhisme constitue, en fait, *une révolte* — la première — contre la religion hindoue qui était alors dominée par les sacrifices et contre les autres formes du sacerdoce. Pour celui qui était le Prince Siddharta, la véritable connaissance était un problème qui devait être résolu *personnellement*. Il fut frappé par les souffrances de ce monde : la misère, la maladie, la vieillesse. Renonçant à toutes les joies et les promesses que lui valait sa vie princière, il opta pour une existence errante et, pour découvrir les sentiers de la sagesse et du bonheur véritable, il choisit d'abord de s'adonner aux plus sévères austérités, puis ses méditations le conduisirent à l'adoption de la Voie Moyenne. Devenu, sous l'arbre Bo, l'Illuminé — le Bouddha — il commença, comme nous l'avons vu précédemment, la prédication d'un enseignement nouveau. Toutes choses, selon lui, sont dans l'univers, vouées à la destruction ; l'homme qui vit dans cet environnement de choses souffre, connaît le déclin et meurt, et le fondement de l'expérience humaine est la douleur. Tant que l'homme ne renonce pas à ses désirs, le mal qui, mentalement, résulte de son attachement aux œuvres du monde corrompt l'esprit pour lequel le corps est une prison. Ce sont les actions bonnes qui peuvent lui permettre de s'élever et de se développer au cours des naissances et renaissances. Cependant, la libération de la souffrance ne peut s'obtenir qu'en s'affranchissant du cycle

naissance et mort, grâce au « passage sur l'autre rive », c'est-à-dire au Nirvâna. Le Bouddha condamna l'ascétisme extrême. Il ne pensait pas que c'était là un chemin pouvant conduire à la lumière. Pour le Bouddha, il y a *quatre* moyens pour parvenir au Nirvâna. Le premier consiste à éveiller le cœur et l'esprit qui sont, tous les deux, susceptibles de s'attacher, le second à admettre que la haine et les désirs impurs barrent la voie à l'illumination, le troisième, à lutter pour se libérer du désir, du doute, de l'ignorance, de l'anxiété et de la méchanceté, le quatrième, enfin, à avancer sur la voie du Nirvâna, qui est le but suprême.

C'est à Sarnath, dont j'ai parlé plus haut, que le Bouddha convertit définitivement cinq disciples qui, d'abord, l'avaient abandonné quand il avait renoncé à l'ascétisme, et il les envoya dans les différentes parties de l'Inde. Il poursuivit lui-même la prédication du nouvel enseignement et, pour cela il se déplaça sans cesse jusqu'à son décès en 480 avant J.C. Le Bouddha rejeta l'autorité des Védas et le système des castes. Considérant la vie morale seule, le *dharma*, comme fondamentale, il ne définit en aucune manière la divinité... Vous vous souviendrez, mes chers amis, de l'image rappelée par le lama rencontré à Gangtok : « Quand la maison brûle, on ne s'occupe pas de savoir qui est le propriétaire. On s'occupe de sauver les gens qui l'habitent ». Le Bouddha prêchait un code de vie plus accessible à la masse que les rites complexes des Brahmanes et les difficiles exposés de leurs sages. Il décourageait tout ce qui est adoration, mais les besoins populaires conduisirent à l'adoption de certains symboles sacrés, et même les événements de la vie du Bouddha finirent par être représentés dans l'art bouddhique. Dans les siècles qui suivirent, le peuple qui était habitué à adorer dieux et déesses, en vint à considérer la doctrine du Bouddha comme trop ardue et trop sèche. Et c'est ainsi qu'au deuxième siècle de notre ère, un schisme se produisit, dont il résulta deux tendances ou écoles : *Hînayâna* (ou Petit Véhicule) et *Mahâyâna* (ou Grand Véhicule). Selon l'École Hînayâna, l'existence est trop remplie de malheurs et on ne peut parvenir au salut qu'en subjuguant le Moi, la seule réalité stable étant le Nirvâna. Les adeptes de cette tendance demeurent surtout à Ceylan, en Birmanie, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge. La structure cosmologique de l'École Hînayâna n'inclut pas de Créateur, mais cela ne signifie à aucun égard qu'elle lui refuse toute existence. Une fois encore, « la maison qui brûle... ». Pour le Mahâyâna, la naissance, l'illumination et le décès du Bouddha sont des événements cosmiques, avec toute l'importance que cela implique, au point qu'au cinquième siècle, le Bouddha était même adoré comme être divin. La peinture et la sculpture lui accordèrent une large place. Quant à l'Hindouisme, nous l'avons vu, il incorpore, avec l'extrême facilité que lui donne sa tolérance absolue, le Bouddha comme étant une incarnation de Vishnou.

Mes chers amis, si vous n'êtes pas Bouddhistes ou si vous ne vous êtes jamais beaucoup intéressés au Bouddhisme, ces notions de base suffiront à votre compréhension. Mais si, voulant en savoir davantage, et étudier plus à fond ce grand enseignement, vous désirez entreprendre des lectures qui soient, en même temps, une *étude* véritable et passionnante, je vous recommande à nouveau deux ouvrages.

Le premier est un livre relié de plus de 500 pages, et il est intitulé : « *Le Bouddhisme, textes traduits et présentés sous la direction de Lilian Silburn* ».

Le second a pour titre : « *Les fondements de la mystique tibétaine* » et son auteur est le Lama Anagarika Govinda. C'est là un conseil que je vous donne et non pas, naturellement, une directive.

Ce que, tout au long de cette *Lettre de Nulle Part* d'aujourd'hui, vous n'avez sûrement pas manqué d'observer, c'est l'extraordinaire parallélisme entre deux courants religieux à *leur origine*, le Bouddhisme et le Christianisme. Ce point, je l'ai déjà souligné avec des exemples. Je pourrais maintenant leur ajouter celui de l'empereur Asoka qui a rempli, en son temps, pour la reconnaissance et l'extension

du Bouddhisme, le rôle assumé, pour le Christianisme, par l'empereur Constantin. Ainsi, dans le développement des grandes tendances religieuses, on peut pressentir sous-jacents, une influence et un plan cosmiques. Que ces tendances, par la suite, dévient du rôle qui leur était imparti, voilà qui relève de leur responsabilité. Le plan cosmique, quant à lui, continuera de se dérouler et il influera pour qu'une rectification intervienne par le jeu de réformes ou bien, s'il est jugé que la déviation est irréversible, il suscitera de nouveaux courants, en laissant les anciens poursuivre leur déclin jusqu'à complète disparition.

En relation avec ce que j'ai précédemment écrit au sujet du Christianisme, j'ai relevé dans *le Figaro* du mardi 9 mai 1978 un intéressant article d'Alfred Fabre-Luce intitulé « *Une lecture pour tous* », dans lequel cet auteur bien connu, présentant un livre de Hans Küng, vieux de quatre ans, mais juste publié en français sous le titre : « *Être chrétien* », écrit notamment : « Nous n'en sommes plus au temps où l'on se demandait si ce Jésus avait existé. Il y a quelques décennies, des exégètes disaient encore que, même si l'on ne contestait pas cette existence, il fallait du moins admettre qu'on ne savait rien de son déroulement. La recherche contemporaine a dépassé cette opinion. Elle reconnaît qu'à partir des Évangiles, témoignages de foi, une enquête sur le Jésus de l'histoire est possible. Les progrès de la science nous permettent même d'en savoir plus que nos pères sur Jésus en son temps... » et, plus loin, Alfred Fabre-Luce ajoute : « L'homme Jésus a évolué. Il n'a pris conscience que peu à peu de sa mission. Il n'a pas prédit correctement l'avenir. (La fin prochaine du monde à laquelle il se référait n'est pas intervenue). Son message universaliste n'a été développé au-delà du monde juif qu'après sa mort. Tout cela ne saurait nous choquer, puisque nous pouvons le lire à travers les Évangiles et les Actes des Apôtres. D'autres constatations de Hans Küng avaient déjà été faites par les « modernistes », au temps de Loisy. Alors, l'Église avait réussi à les étouffer. Aujourd'hui, ce n'est plus possible, parce que le progrès des moyens de communication fait des résultats de la recherche, très rapidement, un bien commun de tous. Il n'y a pas lieu de le regretter... » Et, comment ne serions-nous pas en plein accord avec cet auteur, quand il écrit : « Après tout, Jésus n'est pas une propriété exclusive de l'Église, ni même des chrétiens ». Ces mêmes paroles pourraient concerner le Bouddha et les Bouddhistes, mais il faut reconnaître que, de leur côté, en raison de l'essence du Bouddhisme et de sa tolérance extrême, le problème ne pourra jamais se poser de la même façon... Mais nous nous intéressons ici au Bouddhisme et aussi intéressants que puissent être les parallélismes avec d'autres courants religieux, c'est à lui, surtout, que nous devons nous intéresser.

Ce qu'il importe de rappeler tout d'abord, c'est ce qui sépara le *Hīnayāna* ou Petit Véhicule du *Mahāyāna* ou Grand Véhicule. Le *Hīnayāna* peut être considéré comme la tradition primitive, celle, non pas du Bouddha, mais de ses disciples. Il est resté fidèle à l'enseignement originel et il ne défie pas le Bouddha qui est, pour lui, un Grand Maître. Il semble ramener la sagesse d'ordre mystique à une connaissance purement intellectuelle, et ses adeptes se livrent à des discussions et des spéculations. Il en résulte que l'intuition initiale y est voilée et même obscurcie et que l'essentiel du message du Bouddha est ignoré. C'est pourquoi, après quelques siècles d'existence, le Bouddhisme apparaissait comme une doctrine aride et confuse. De nos jours, le *Hīnayāna* est toujours « intellectualisé », mais il paraît avoir retrouvé sa vigueur spirituelle et mystique des origines. Il reste, cependant, le Petit Véhicule et ne s'écarte pas des principes fondamentaux et de l'exégèse intellectuelle à laquelle il s'adonne à leur sujet.

C'est à la fin du premier siècle avant J.C. que débute le *Mahāyāna*. De grands mystiques entreprirent en effet de briser le carcan imposé au Bouddhisme par le *Hīnayāna*. Il faut retenir leurs noms : Nâgârjuna, Aryadeva, Asanga, Vasubandhu, Santideva. Ils redonnèrent force et vigueur aux pratiques mystiques et, en particulier, ils replacèrent au cœur de la vie bouddhique l'expérience vécue à ses degrés les plus élevés. Autrement dit, ils revécurent l'expérience du Bouddha. Grâce à eux, les sources du Bouddhisme furent



régénérées et ils donnèrent à celui-ci un essor nouveau. Ce qui fait la force du Mahâyâna, c'est qu'il ne connaît et ne veut connaître que *l'expérience* de l'absolu et c'est dans cette perspective qu'il s'exprime. De plus, cette expérience, il l'examine et la domine dans sa simplicité avec maîtrise. Elle est *au-delà* du relatif...

Pour le Mahâyâna, tout homme a en lui le germe de l'expérience sublime du Bouddha. A la communauté des moines, il substitue une communauté universelle qui se situe au-delà du temps et de l'espace. Le Mahâyâna est, pour le définir exactement, un Bouddhisme d'un genre nouveau — celui des *Bodhisattva*, c'est-à-dire des *futurs Bouddha*. Son nom même de Grand Véhicule signifie « *Grand Moyen de Progression* ». Il est à noter que ce Bouddhisme nouveau *se juxtapose* au Bouddhisme ancien. *Il ne s'y oppose pas et il n'y a donc pas rivalité entre le Hînayâna et le Mahâyâna...*

Et nous voici venus au grand et inspirant sujet des *Bodhisattva* auquel le Bouddhisme tibétain attache une si haute importance puisqu'il est exclusivement lié à la tendance du Mahâyâna, et c'est seulement en comprenant parfaitement ce sujet que l'on peut, *ensuite*, considérer dans toute sa valeur la personne du Maître Maitreya. Autrement, on ne peut que glisser dans l'irréalisme, les conceptions erronées, et même la superstition et ses pièges dangereux. Examinons donc ce que l'on entend, dans le Mahâyâna, par *Bodhisattva*. Je crois que la meilleure définition est celle donnée par un célèbre représentant du Bouddhisme cingalais. Écoutons-le :

« Le Bouddhisme est une doctrine qui s'adresse aussi bien à ceux qui font effort pour leur libération personnelle qu'à ceux qui travaillent non seulement à leur libération, mais aussi à celle des autres. Il en est quelques-uns, parmi nous, qui reconnaissent la vanité des plaisirs terrestres et qui sont si bien convaincus de l'universalité de la souffrance qu'ils mettent à profit la première occasion d'échapper à la ronde des morts et des naissances et de gagner la libération. Il en est d'autres qui, non seulement observent expérimentalement, mais encore *éprouvent* toutes les douleurs de l'existence. Leur amour est à ce point illimité, et si pénétrante leur compassion, qu'ils renoncent à leur propre libération pour consacrer leur vie au but sublime du service de l'humanité comme de leur propre perfection. De telle nature est le noble but d'un *Bodhisattva*. Cet idéal du *Bodhisattva* est le plus pur et le plus beau qui ait jamais été proposé au monde ; que peut-il, en effet, y avoir de plus beau qu'une vie de service désintéressé et de parfaite pureté ? L'idéal du *Bodhisattva* est un enseignement exclusivement bouddhique ».

*Mais il ne faut surtout pas supposer que le service du prochain doit amener à retarder ou diminuer les efforts vers le but suprême.* Le plus grand saint tibétain, Milarepa, a, à ce sujet, donné un avertissement important :

« Il ne faut pas être ni trop zélé ni trop hâtif dans l'intention de servir les autres, avant d'avoir soi-même réalisé la Vérité. Autrement, on serait comme un aveugle conduisant d'autres aveugles. Tant qu'il y aura un ciel, il ne manquera pas d'êtres réceptifs à qui on voudrait être utile, et pour un tel service chacun peut trouver l'occasion. Jusque-là, j'exhorte chacun de vous à s'attacher à l'unique résolution, qui est d'atteindre l'état de Bouddha, pour le salut de tous les êtres vivants ».

Mais je pense que c'est le Lama Anagarika Govinda qui, au sujet du *Bodhisattva*, nous apporte les plus précieuses indications. Il écrit :

« Celles-ci (les plus hautes vertus d'un *Bodhisattva*) ne consistent pas seulement à éviter ce qui est mal, mais à cultiver le bien par des actes d'abnégation, d'amour et de compassion, suscités par les flammes de la souffrance universelle, dans lesquelles la douleur des autres êtres est ressentie comme la sienne

propre. Un *Bodhisattva* n'ambitionne pas d'instruire les autres, sauf par son propre exemple, et il poursuit sa carrière spirituelle sans jamais perdre de vue le bien-être de ses semblables. C'est ainsi qu'il monte vers le but suprême et qu'il inspire aux autres de faire de même ». Et le Lama poursuit : « En progressant dans notre propre voie, nul sacrifice accompli pour l'amour des autres n'est vain, fût-il méconnu ou même mal utilisé par son bénéficiaire. Chaque sacrifice est un acte de renoncement, une victoire sur nous-mêmes et, par conséquent, un acte de libération ; quel que soit son résultat extérieur, il nous rapproche du but... ».

Le « vœu » du *Bodhisattva* est exprimé par tous ceux qui veulent suivre le sentier sacré de l'Illuminé, du Bouddha. Le voici : « Je prends sur moi le poids de toutes les souffrances. Je suis résolu à les accepter toutes. Je ne tournerai pas le dos, je ne fuirai pas, je ne tremblerai pas. Je n'abandonnerai pas, je ne renoncerai pas. Et pourquoi ? Parce que la libération de tous les êtres est mon vœu. Je travaille à l'instauration, parmi tous les êtres, de l'incomparable royaume du Savoir. Ce n'est pas seulement à ma propre libération que je suis occupé. Je dois contribuer à tirer tous les êtres de l'océan du *Samsâra* (cycle des naissances et des morts), au moyen du véhicule de la parfaite connaissance. Je dois les tirer du profond ravin des calamités, leur faire traverser le flot du devenir. Je dois moi-même mettre fin aux innombrables douleurs des êtres. Jusqu'aux extrêmes limites de l'endurance, j'éprouverai tous les degrés de la souffrance inhérente aux malheurs que l'on rencontre dans les mondes divers. Et aucun être ne doit être privé des réserves de mes mérites. J'ai pris la résolution de demeurer d'innombrables périodes dans chaque destinée douloureuse. Ainsi aiderai-je tous les êtres à se libérer en quelque destinée qu'ils puissent se trouver, dans quelque monde que ce soit. Car mieux vaut que j'éprouve seul les douleurs et que tous les êtres ne soient plongés dans des états douloureux. Dans ces états, parmi les animaux, chez le roi de la mort, dans la jungle des enfers, je me livrerai en otage pour racheter le monde entier. Puissé-je éprouver en mon propre corps la multitude de toutes les douleurs pour le bien de tous les êtres. Pour tous les êtres et dans leur intérêt, je me porte garant et, ce faisant, je profère une parole de vérité : je suis digne de foi, je ne viole pas mes promesses. Tous ces êtres, jamais je ne les abandonnerai. Pour quelle raison ? Grâce à l'aspiration de mon cœur vers l'omniscience dont l'objet est tous les êtres et dans le but de les libérer tous. Car je ne me suis pas mis en route vers le parfait et incomparable Éveil dans le désir des jouissances, ni pour jouir des qualités des cinq désirs, ni pour me livrer aux plaisirs des domaines sensoriels. Je ne procède pas dans la carrière d'un *Bodhisattva* pour obtenir la foule des jouissances du monde des désirs... » (Vajradhvaja-sûtra, extraits).

Je pourrais m'étendre encore longuement, très longuement, sur la grandeur du *Bodhisattva* et de la voie qu'il a choisie de suivre. Les explications présentées jusqu'ici ont montré assez — et montré à l'évidence — que le *Bodhisattva* est, par-dessus tout, un être de compassion infinie, qui, tout en poursuivant son évolution propre vers l'Éveil, la Réalisation — en un mot l'Illumination et l'état de Bouddha — vise, ce faisant, non seulement à atteindre son but personnel mais aussi à le faire dans un esprit de don absolu de lui-même à tous les autres êtres et dans tous les mondes. Le Sentier qui est le sien est, naturellement, celui du Bouddhisme, c'est-à-dire de l'acquisition de l'état de « *Bouddhité* », et, dès le départ, il entoure d'une même vénération les *Trois Joyaux* que constituent le *Bouddha*, la *Loi* (Dharma) et la *Communauté* (Sangha) — le Bouddha, parce qu'il a découvert les vérités saintes et est omniscient, la Loi parce qu'elle est la doctrine et la discipline établies par Lui, et la Communauté, parce qu'elle est l'ordre monastique fondé par Lui. Mais la Communauté ou Sangha a, depuis, pris un sens plus large et inclut tous ceux, religieux et laïcs, qui adhèrent au Bouddhisme et à ses *Trois Joyaux*, en disant par trois fois : « Je prends mon refuge dans le Bouddha ; je prends mon refuge dans la Loi ; je prends mon refuge dans la Communauté ». On ne peut se considérer comme Bouddhiste sans cette prise de refuge. Dans le remarquable ouvrage intitulé « *Le Bouddhisme* » que j'ai signalé précédemment, le présentateur, à ce

propos, donne la belle explication suivante : « Pour ces malades que sont les êtres, le Bouddha est le médecin qui connaît la maladie et les causes de maladies ; la Loi est le remède qui la guérit, la Communauté est l'infirmier qui administre le médicament ». Il faut noter que le Bouddha, le Dharma, la Shangha et les règles de moralité constituent les quatre qualités fondamentales des saints entrés dans le courant du Nirvâna. Il y a six, huit et dix sujets, selon les traditions, que le disciple doit méditer, et les Trois Joyaux viennent en premier. Ces sujets sont, dans l'ordre, le *Bouddha*, la *Loi*, la *Communauté*, les *règles de moralité*, le *don*, les *divinités*, le *souffle inspiré et expiré*, la *mort*, les *éléments corporels* et la *tranquillité*. Enfin, pour bien comprendre ces questions fondamentales, on doit savoir qu'il existe trois niveaux : l'homme ordinaire, l'arhat (ou disciple) et le Bodhisattva, et la progression se fait de l'un à l'autre, peut-être pendant des millénaires. Par image, est devenu Bodhisattva celui qui a connu le suprême Éveil à la terre du Bouddha.

Il n'y a pas eu, au cours des temps, qu'un seul Bouddha. Le plus connu est naturellement le Bouddha Sakyamuni et c'est Celui auquel, généralement, on se réfère, car il est, relativement parlant, le plus récent. De même, il n'y a pas qu'un seul Bodhisattva, mais un nombre important. Le Mahâyâna apparaît comme « l'Ainsité » (la Réalité) en ce monde et comme le cœur de tous les êtres. C'est, en effet, en ce monde qu'apparaît sa triple grandeur, à savoir la grandeur de l'essence ou de l'Ainsité immuable et indifférenciée, la grandeur des attributs révélés dans le réceptacle du Bouddha, et la grandeur de l'activité des Bouddha et des Bodhisattva en leurs œuvres bénéfiques. Un point essentiel à noter, selon la tradition bouddhique exprimée par Subhûti, c'est que : « Ni les Bouddha, ni les Bodhisattva ne reçoivent l'Illumination par des enseignements invariables, mais bien par un processus *intuitif*, naturel et spontané. » Nous pourrions longtemps encore discourir sur les qualités et l'indescriptible grandeur des Bodhisattva. Des livres, en fait, n'y suffiraient pas et ce sujet — celui des « *Compatissants* » — est émouvant à l'extrême. Mon rôle aura peut-être consisté à attirer sur eux l'attention de ceux qui n'avaient jamais entendu parler de cette question ou qui ne l'avaient jamais approfondie. Ils auront maintenant connaissance de l'un des plus grands sujets mystiques qui soient et ils pourront, si l'occasion s'en présente, les étudier plus à fond. En tout cas, il était d'autant plus important que je vous en parle qu'il est dans mon intention de conclure cette *Lettre de Nulle Part sur le Maître Maitreya et que celui-ci, le futur Bouddha de l'humanité, est actuellement — et ce, jusqu'à l'accomplissement de sa mission sur terre, plus tard — un Bodhisattva*. Mais auparavant, je voudrais vous entretenir brièvement d'une dernière question — celle du *Bouddhisme Tibétain*.

On a pu appeler le Bouddhisme Tibétain du nom de *Lamaïsme*, en raison de ses structures, et cela Alexandra David-Neel n'a pas hésité à le faire. Malgré toute l'admiration que j'éprouve pour ce grand « personnage » que fut Alexandra David-Neel, décédée à l'âge de cent un ans, et dont on a été jusqu'à vouloir publier, *après* sa mort, des textes que je juge apocryphes ou du moins comme ne représentant pas les *conclusions ultimes* auxquelles elle en était venue, sur ce point particulier je ne peux partager son avis. Il n'y a pas à qualifier de Lamaïsme le Bouddhisme Tibétain. Celui-ci a pris, il est vrai, une forme particulière *dans ses structures*, mais il n'en reste pas moins véritablement et à tous égards bouddhique, au sens très fort du terme, en s'inscrivant nettement dans la tendance du *Mahâyâna*. Au Tibet, comme ailleurs, mais plus puissamment car il est le pays où le Mahâyâna s'est imposé le plus, le Mahâyâna a pu inclure une grande diversité d'orientations qui, il faut le souligner encore, *ne sont pas* en compétition les unes avec les autres. Ces orientations, au contraire, le Bouddhisme Tantrique compris, œuvrent *dans l'harmonie la plus parfaite*. Et une citation du Lama Anagarika Govinda s'impose ici. Elle est extraite de son magnifique ouvrage : « Les fondements de la mystique tibétaine », et l'on y retrouve la notion de Bodhisattva. Cette citation, si vous la méditez bien, vous aidera, mes chers amis, à mieux saisir le Bouddhisme dans son intégralité. Mais écoutons le sage Lama :

« L'universalité du Bouddhisme se présente tout d'abord dans une confondante multiplicité d'écoles religieuses ou philosophiques, jusqu'au moment où, dans le Mahâyâna (le Grand Véhicule), qui était assez vaste pour admettre la diversité des orientations et des idéaux comme nécessaires formes d'expression des différents tempéraments ou degrés de savoir, elle put s'élever au niveau d'un principe conscient. Cela se réalisa par la mise en évidence de l'idéal du *Bodhisattva* qui dressa l'image du Bouddha, comme la plus haute réalisation de l'effort bouddhique, au centre même de la vie religieuse. Quoi que l'on pût articuler au sujet de la réalité ou de l'irréalité du monde et de leur rapport avec l'expérience spirituelle, ou au sujet de l'état de libération et du définitif *nirvâna*, une chose restait ferme : que l'état de Réalisation, d'Illumination, de « Bouddhisisation » avait été atteint et qu'il était possible à tout humain d'atteindre ce même état et par la même voie. Sur ce point, toutes les écoles étaient d'accord. Cette voie, cependant, n'était pas celle de l'évasion mais bien celle de la victoire sur le monde par une connaissance croissante, par un amour actif du prochain, par une profonde participation aux souffrances et aux joies des autres et par l'équanimité devant l'agréable ou le déplaisant. Cela avait été amplement illustré par les innombrables existences antérieures du Bouddha (jusqu'à la dernière comme Gautama Sakyamuni) telles qu'elles sont rapportées dans les *jâtakas*, histoire des naissances antérieures ; et même si nous ne voulons pas attacher de valeur historique à ces récits, ils n'en montrent pas moins le concept du Bouddhisme primitif et l'idée, commune à toutes les écoles bouddhiques, des voies de développement d'un parfait Illuminé. Dans la *Tipitaka*, écrits canoniques du Bouddhisme pâli, connue aussi comme *Theravâda*, « l'enseignement des Anciens », qui prédomine dans le Bouddhisme des pays du sud, on distingue trois espèces de Libérés : premièrement le Saint ou *Arahan*, qui a bien vaincu l'illusion de l'égo et ses souffrances, mais qui, cependant, ne possède pas la connaissance infuse ni la conscience d'une omniprésente illumination qui contribue à illuminer non seulement lui-même mais aussi d'innombrables autres êtres ; deuxièmement, l'Illuminé particulier ou *Pacceka-Bouddha* qui possède effectivement l'omniscience du Bouddha, mais sans le pouvoir de la communiquer ; et enfin, le *Sammâsam-Bouddha*, le Complètement Illuminé, qui est non seulement un saint, un savant et un Illuminateur, mais un Parfait, un « Tout-devenu », un être en qui toutes les capacités spirituelles ont atteint leur plénitude, leur perfection, leur maturité, leur complète harmonie, et dont la connaissance embrasse l'univers. Un tel être ne peut plus être identifié dans les limites de la personnalité individuelle, du caractère ou de l'existence individuels ; de lui on dit avec raison : « Aucune mesure ne lui convient ; pour parler de lui, il n'y a pas de mots ». Il semble qu'à l'origine, l'*Arahan*, le *Pacceka-Bouddha* et le *Sammâsam-Bouddha* étaient simplement classés comme des types ou des états de réalisation. Mais comme, d'après les concepts bouddhiques, un être humain n'est pas « créé » une fois pour toutes, avec des dispositions et des propriétés caractéristiques non modifiables, mais qu'au contraire il est ce qu'il se *fait*, la connaissance de ces trois possibilités conduisit nécessairement à la formulation de *trois idéaux* et, de ce point de vue, il ne pouvait faire de doute que l'idéal du Parfaitement Illuminé était le plus élevé. Comme cet idéal était capable de faire traverser à d'innombrables êtres l'océan de ce monde éphémère (*samsâra*) et de les mener sur les rives de la Libération, il fut appelé Mahâyâna, le « Grand Véhicule » ; les autres idéaux (en particulier celui de l'*Arahan*) dans lequel la libération personnelle et individuelle se tient au premier plan, furent appelés *Hînayâna*, le « Petit Véhicule ». Les désignations Mahâyâna et Hînayâna furent, pour la première fois, consacrées au concile du roi Kanishka, au premier siècle de l'ère chrétienne, où furent discutés et définis, par les chefs des différentes écoles, les divers idéaux et les voies de la Libération. Il en ressortit que l'idéal du *Mahâyâna* était l'unique principe assez large pour relier la diversité de toutes les orientations du Bouddhisme, qu'il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que la majorité des assistants de ce concile se soient prononcés en sa faveur et que les groupes de la minorité, penchant pour l'Hînayâna, aient bientôt disparu. Cependant, les *Theravâdins*, qui n'assistaient pas à ce concile (parce que, vraisemblablement, ils ne vivaient plus dans l'Inde continentale) ne peuvent pas, strictement parlant, être identifiés avec l'Hînayâna, car ils ne repoussent pas l'idéal du *Bodhisattva* ».

Ces explications sont les plus fondamentales qui soient et quiconque veut avoir, sur le Bouddhisme, des notions sûres et sérieuses, devrait s'en souvenir. En ce qui concerne le Tibet, il ne faut pas, cependant, perdre de vue que le Mahâyâna ou Grand Véhicule y a pris une forme propre. Il s'est, en effet, amalgamé au tantrisme bouddhique de l'Inde et il a intégré en lui des croyances antérieures. Depuis l'exil, c'est cette forme de Mahâyâna qui se perpétue dans les régions de l'Inde où se sont réfugiés les Tibétains. Mais cette même forme dont j'ai dit antérieurement que certains l'avaient appelée « Lamaïsme » a existé aussi en Mongolie, au Sikkim que Jean-Marc et moi avons visité, et en d'autres régions voisines. Mais c'est vers 750 que le « Lamaïsme » commença à prendre sa forme définitive avec la venue au Tibet du gourou *Padmasambhava*, un nom dont il faut aussi se souvenir. C'est alors que les écritures bouddhiques typiquement tibétaines furent élaborées peu à peu, la plus grande partie étant traduite du sanskrit. Dès le quatorzième siècle, elles ont constitué deux grandes collections de 325 volumes renfermant 4 569 textes : le *Kanjour* contenant les enseignements attribués au Bouddha et le *Tanjour* contenant les commentaires. Et il est surprenant de savoir que ces deux collections ne regroupent pas la totalité des œuvres du Bouddhisme Tibétain ! Un autre point important à noter, c'est que le Bouddhisme Tibétain comporte plusieurs écoles et que celles-ci ne diffèrent pratiquement pas par la doctrine mais par l'accent mis sur tel ou tel point de celle-ci ou de la pratique. Très sommairement définies, ces écoles sont les suivantes : l'école des *Nyingmapa*, la plus ancienne, celle qui se rattache à Padmasambhava ; l'école des *Kargyüpa* dont l'origine remonte à Marpa et à son disciple Milarepa qui ont vécu au onzième siècle, ainsi qu'à des yogis tantriques venus du Bengale ; et l'école des *Gelugpa* (dont le sens est : ceux qui suivent les œuvres de vertu). Cette dernière école a eu pour fondateur Tsongkhapa (qui a vécu au quinzième siècle). Celui-ci reforma, sans grands changements, le Bouddhisme Tibétain, pour créer son Ordre. Les moines de cet Ordre portent des bonnets jaunes qui les distinguent de ceux qui appartiennent aux anciennes écoles et portent des bonnets rouges. C'est à cet Ordre que, depuis le quatorzième siècle, appartient le Dalai-Lama.

Toutes ces précisions étaient essentielles et je ne pouvais pas ne pas vous les communiquer ou vous les rappeler dans ce survol du Bouddhisme, même si je vous ai renvoyé à de passionnants ouvrages pour en savoir davantage, car il est évident que je ne peux, ici, dans une *Lettre de Nulle Part* relativement brève par rapport au sujet abordé, en traiter dans tous les détails. Je suis heureux d'avoir avec vous — et peut-être pour vous — défriché ce riche terrain. C'est à vous qu'il reviendra maintenant de décider s'il vaut la peine d'être creusé davantage encore pour votre propre bénéfice intérieur. Il est un point, pourtant, sur lequel je dois insister, et c'est Jean-Marc qui, à notre retour, l'a souligné en disant : « *En dernière analyse, il n'y a rien là-bas que nous n'ayons déjà en Occident ?* », et il avait assurément *absolument* raison. La tradition authentique s'est lentement développée en des formes diverses adaptées, au fur et à mesure que passait le temps, aux différentes civilisations et l'Occident, sous des formes qui lui sont accessibles, a donc *déjà* à sa disposition tout ce qui lui est utile pour atteindre des « états » ou une « évolution » correspondant à l'état de Bouddha ou de Bodhisattva, par exemple. Les noms diffèrent mais ils représentent des notions tout à fait *identiques*. De cela, il est nécessaire de se souvenir *constamment* dans une approche de formulations ou d'autres expressions, celles de l'Orient, entre autres. *Ce qu'il faut, c'est rester ferme dans sa propre voie tout en apprenant ce qu'ailleurs il est entrepris dans la même direction*. En agissant ainsi, on est assuré de ne pas aboutir à une extrême confusion intérieure ou encore à un dangereux désordre en allant sans cesse d'une doctrine à une autre ou d'une expérience à une autre. Un tel comportement serait, du point de vue de la recherche spirituelle, une défaillance et peut-être, pour certains, un simple attrait pour l'exotisme, attrait paré à tort du nom de « quête intérieure ». *Il serait, en tout cas, inévitablement du temps perdu par rapport au but à atteindre*.

Ainsi, mes chers amis, mon conseil sera de rester, en toutes circonstances, fermement assurés dans la voie que vous avez choisie et de ne jamais accepter, sur l'injonction ou les conseils de qui que ce soit, de

perdre votre temps — un temps court et précieux — dans un « ailleurs » qui ne pourra que vous décevoir ou vous retenir dans les pièges d'une malheureuse illusion. Intéressez-vous à d'autres formes de recherche, à d'autres aspects de la tradition et aux voies que peut proposer l'Orient, mais que cet intérêt soit pour vous un encouragement dans le Sentier et une expression de sympathie et d'harmonie agissantes envers ceux qui avancent, selon leurs propres voies ou traditions, vers le même but que vous. Qu'il ne soit ou ne devienne jamais autre chose ! Après tout, si vous avez parfaitement compris la voie que vous suivez, elle est celle qui, d'un homme ordinaire a fait de vous un disciple des vérités éternelles et fera de vous un jour un « Libéré » définitif ou bien, si dans votre cheminement vous en avez décidé ainsi, un « Libéré » à jamais au service des autres êtres, c'est-à-dire l'équivalent d'un Bodhisattva. Mais tout est entre vos mains, et nul ne peut faire votre évolution à votre place. Si votre choix est permanent et chaque jour renforcé par le souvenir du but que vous recherchez, si, sans cesse, vous savez vous tenir « plus haut » et si vous apprenez à être « compatissants », à servir et non à vous servir et à aimer au lieu de juger, alors l'avenir de « Lumière » et « l'Eveil » seront votre partage...

Je vais maintenant en venir au dernier sujet de la présente *Lettre de Nulle Part*, c'est-à-dire au Bodhisattva Maitreya, au futur Bouddha de notre monde, à « Celui qui est attendu », au Maître et Instructeur qu'inconsciemment ou consciemment chaque homme et chaque femme de notre terre attendent dans leur cœur...

Comme je l'ai déjà indiqué, et il n'est pas inutile de le répéter maintes et maintes fois, le passionnant sujet du Maître Maitreya a donné lieu à des exagérations, à des erreurs, à des hypothèses et à des sottises qui sont, en regard d'une si importante question, un véritable *sacrilège*. A titre de simple exemple, alors que le futur Bouddha Maitreya n'est pas encore incarné sur ce plan physique, des auteurs — le nom *d'inventeurs* leur conviendrait mieux — n'ont pas hésité à le décrire dans son apparence humaine, et nombreux sont ceux qui, se rendant inconsciemment complices, mais complices tout de même, ont propagé ces pseudo-informations en leur conférant la nature d'un acte de foi ! Ce n'est certes pas ainsi que l'on devient un serviteur de la vérité ! Tout au plus se fait-on le porte-parole de ce qu'il ne faut pas hésiter à dénommer des inepties. Certains éprouvent un irrésistible attrait pour les suppositions les plus extravagantes. Ils sont captés par le merveilleux, même si ce merveilleux n'est que fantaisie, et ils le préfèrent à la vérité souvent plus rude parce que moins mystérieuse. S'ils ne s'abandonnent qu'eux-mêmes à cet attrait du mystère et à ces hypothèses, c'est là un moindre mal, car le jour viendra où, pouvant rectifier, ils adopteront un point de vue plus juste. Mais si, par malheur, poussés par je ne sais quel mobile ou se faisant peut-être, en toute bonne foi, les jouets de forces obscures, ils ont répandu autour d'eux ces notions erronées, il est clair, alors, qu'ils assument une très lourde responsabilité pouvant avoir, pour eux-mêmes, des incidences karmiques. C'est pourquoi, mes chers amis, je dois vous mettre en garde et vous inciter à *la plus extrême prudence*. Ne donnez pas votre adhésion à tout ce qui peut vous être dit sur ce sujet comme sur celui des Maîtres en général. Souvenez-vous de la célèbre injonction : " Ceux qui savent se taisent et ne parlent que ceux qui ne savent rien ". Ainsi, soyez prudents dans vos lectures et, avant d'accepter quoi que ce soit de qui que ce soit, réfléchissez et ne vous laissez pas convaincre d'emblée. En ce domaine, il vaut mieux refuser catégoriquement d'adhérer à une thèse plutôt que d'être, par elle, conduit dans les sentiers de l'erreur d'où, ensuite, il est difficile de s'évader. Ces nécessaires réserves étant faites, voici ce que les traditions les plus pures et les plus authentiques permettent de dire concernant le Maître Maitreya. Cela semblera peut-être peu à ceux qui sont poussés vers le mystère et l'extravagance, mais ce sera *beaucoup* comme base de méditation et de contact cosmique. En tout cas, la vérité est grande et se suffit à elle-même...

Je ne reviendrai certes pas sur ce qu'est un Bodhisattva puisque j'ai traité de ce point dans les pages

précédentes, mais Maitreya est un Bodhisattva et vous savez ce que cela représente et signifie.

Dans le nom Maitreya, il y a le terme *Maitri* qui signifie « Tout Amour ». Maitreya, le Bouddha futur, est, en effet, le « *Très-Aimant* » et le reflet terrestre d'*Amoghasiddhi* en personnification humaine. Or, *Amoghasiddhi* est le Dhyâni-Bouddha personnifiant *la sagesse qui accomplit toutes les œuvres*. Il est « le Dhyâni-Bouddha de la direction septentrionale du ciel et il représente, en quelque sorte, le « soleil de minuit », c'est-à-dire l'activité mystérieuse des forces spirituelles qui, échappant aux sens, invisibles et cachées, sont à l'œuvre pour amener les êtres à la maturité de la connaissance et à la délivrance. La lumière jaune d'un soleil intérieur (Bodhi) soustraite au regard, unie au bleu foncé du ciel nocturne (dans lequel l'espace insondable de l'univers semble s'ouvrir) forme avec lui le vert, calme et mystique d'*Amoghasiddhi*... ». Ce qui est essentiel, c'est qu'*Amoghasiddhi* incarne la sagesse « tout accomplissante », *libératrice du Karma*. En lui est incluse cette suprême liberté dans laquelle l'Illuminé parcourt ce monde sans provoquer, par son action, de nouvelles attaches karmiques, c'est-à-dire sans créer de nouvelles volitions, ou forces formatives ou attitudes. *Amoghasiddhi* transforme ces forces dans le creuset de l'amour tout-embrassant et de la miséricorde, par l'impulsion non-égoïste d'un sauveur illuminé. Il est le *cinquième* Dhyâna-Bouddha, c'est-à-dire, si je puis employer cette image, l'un des cinq « Seigneurs Suprêmes » de l'éternelle Sagesse et le fait qu'il soit le cinquième ne signifie pas qu'il soit inférieur aux quatre autres. Comme les quatre autres, le célèbre mantra OM MANI PADME HÛM le contient et agit par lui. Enfin, *Amoghasiddhi* est le Seigneur de la grande transformation qui a pour véhicule l'homme ailé, l'homme en voie de transition vers une nouvelle dimension de la conscience. En lui, fusionnent l'intérieur et l'extérieur, et en lui le psychique devient physique et le physique psychique. Or, si vous regardez autour de vous et si vous considérez ce qui se passe à l'échelle humaine et planétaire, vous percevrez, si je puis dire, le « règne » d'*Amoghasiddhi* et, comme je l'ai précisé, le *Bouddha Maitreya est le reflet terrestre d'Amoghasiddhi*. En d'autres termes, il exprime et manifeste sur terre le cinquième Dhyâni-Bouddha, l'un des cinq Seigneurs Suprêmes de notre univers. C'est dire l'importance du Seigneur Maitreya dans la fonction qu'il doit remplir au service de l'humanité...

Mes chers amis, en réunissant les explications présentées dans cette *Lettre de Nulle Part* sur le Bouddhisme, sur le Bouddha et les Bodhisattva avec celles qui viennent d'être données sur *Amoghasiddhi* et le Seigneur Maitreya, vous aurez sur celui-ci des bases absolument précises sur lesquelles vous pourrez faire porter vos méditations. Souvenez-vous que *vous seuls*, et nul autre, pouvez recueillir sur le Maître Maitreya et de lui, dans une communion intérieure, plus de lumière. Vous recevrez celle-ci à la mesure de votre préparation et personne ne pourra jamais interpréter pour vous ce que vous avez recueilli, et notez bien ceci : personne au monde ne peut actuellement *se prétendre le disciple choisi de Maitreya*. Mais il est écrit que, le moment venu, ceux qu'il utilisera seront, d'une part ceux qui sont *déjà* engagés au service d'un mouvement spirituel ou initiatique et, d'autre part, ceux qui seront dûment préparés. *Toute autre conception ne serait que rêve, illusion et fantaisie*. En outre, le Maître Maitreya ne s'entourera pas nécessairement de disciples. Il agira — et *déjà* il agit — par ceux dont je viens de parler, et ce, *sans qu'il soit nécessaire pour eux de savoir qu'ils accomplissent un tel service*. Ce serait probablement s'éloigner à jamais d'une telle opportunité de service que de se contenter d'attendre ou de s'y préparer autrement qu'en remplissant bien celui auquel on est consacré ou qu'en poursuivant, dans le cadre spirituel où l'on est, son développement intérieur. L'expression que je vais employer est très forte et je vous prie de m'en excuser, mais elle dit parfaitement ce qu'elle veut exprimer : le Maître Maitreya n'aura jamais besoin de « grenouilles de bénitier » ! Il aura besoin, il a besoin, de chercheurs qui, *où ils sont et dans ce qu'ils font*, prouvent qu'ils sont capables de fidélité à toute épreuve et de loyalisme sans réserve ni restriction, car c'est *où ils sont et dans ce qu'ils font* qu'ils transmettront l'énergie du Maître-Très-Aimant, *sans avoir à se référer à lui*. Son service implique et impliquera la réserve, la discrétion,

l'oubli du moi, le dépassement de l'égo et le *silence*. Ainsi, en poursuivant votre progression dans la recherche spirituelle qui est la vôtre, sachez et souvenez-vous que vous êtes dans le droit fil de ce qui est attendu de vous et que, le moment venu, dans cette vie ou dans une autre, vous serez comptés parmi ceux qui ont servi et servent le Maître Sublime — le Seigneur Maitreya. En somme, *il ne vous est pas demandé autre chose que d'être ce que vous êtes dans l'intention et la voie spirituelle*. Toute autre attitude et en particulier « intellectualiser » le sublime sujet du Maître Maitreya ou le situer au niveau de l'émotion et de la « sensiblerie », voilà qui constituerait une erreur regrettable, autant par rapport au sujet envisagé que par rapport à soi-même. Être où l'on est, servir où l'on est, telle est la meilleure et la plus grande préparation...

Je voudrais, pour terminer, citer ici trois textes. Le premier a été inspiré par le Seigneur Maitreya à Asanga, et il se rapporte à une description du *dhyâna* (l'absorption, l'extase, la méditation). Il s'agit naturellement d'un simple et court extrait. Asanga a vécu à la fin du *quatrième siècle* et il est le fondateur de l'école Yogâcâra ou Vijnânavâda. Le second est une « adresse » du *Vimalakirtinir des asûtra*, et le troisième est un extrait du « *Sûtra de l'Éveil parfait* » remontant environ au *septième siècle*. Ce sûtra a pour but d'illustrer la double tendance du Mahâyâna ou Grand Véhicule : ne regarder que l'Éveil et sa révélation et s'ouvrir à tous les êtres sans exclusion. Divers *Bodhisattva* s'adressent à ce sujet au Bienheureux — au Bouddha, et celui-ci leur répond. Parmi eux se trouve le *Bodhisattva Maitreya*. Ce sont ses paroles et la réponse du Bienheureux qui seront citées. Ces textes *très anciens* montrent que le futur Bouddha, le Maître Maitreya, était, il y a bien des siècles, *déjà* bien connu et que *déjà*, il agissait en notre monde. Cela n'a conduit aucun des grands Sages de ces temps passés à oublier leurs propres devoirs et leur service pour ne se reposer que sur une espérance, aussi immense soit-elle. Voici ces trois textes :

- « Immobilité du cœur dans la pure intériorité, ayant pour assises la vigilance et l'énergie qui mettent au diapason universel, l'absorption a la félicité pour fruit. Elle suscite les connaissances surnaturelles et les stations brahmaniques. En tête des vertus, elle est triple chez les extatiques. Que le sage ayant ainsi reconnu parfaitement l'absorption s'y livre avec ardeur... De toutes les manières, les fils des Bouddha ont réalisé l'absorption abondante en Samâdhi (état mystique indéfinissable). Passant leur temps dans les éminentes félicités de l'absorption, par compassion ils assument néanmoins des naissances inférieures. (Note : « Les fils des Bouddha » est une expression désignant les Bodhisattva). A l'aide de cette absorption même ils dirigent tous les êtres vers le triple Éveil et, en possession de la Connaissance, ils ont établi en ce monde une extase inépuisable ». (Définition profonde et concise du *dhyâna* inspirée par le Maître Maitreya à Asanga).

- « Révérend Maitreya, au moment où tu arriveras à la suprême et parfaite illumination, à ce moment tous les êtres, eux aussi, arriveront à cette même illumination. Pourquoi ? Parce que cette illumination est déjà acquise par tous les êtres. Révérend Maitreya, au moment où tu seras dans le *Nirvâna* complet, à ce moment-là tous les êtres seront aussi dans le *Nirvâna* complet. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas un seul être qui ne soit déjà parinirvâné... Voyant que tous les êtres sont originellement apaisés le Bouddha a dit que la vraie manière d'être, c'est le *parinirvâna*.

« De la *Bodhi* (Éveil, Illumination), personne ne s'approche ni ne s'écarte. Fais donc en sorte, ô Révérend Maitreya, que ces fils des dieux rejettent ces vues imaginaires concernant la *Bodhi*... La *Bodhi* est l'apaisement de toutes les marques... La *Bodhi* est le non-fonctionnement de toute réflexion. La *Bodhi* est la coupure de toutes les sortes de vues fausses. La *Bodhi* est le rejet de toutes les imaginations. La *Bodhi* est exempte de mouvement, d'inquiétude et d'agitation. La *Bodhi* est le non-fonctionnement de tous les



vœux. La *Bodhi* est pacifique parce qu'elle rejette toute adhésion et toute querelle. La *Bodhi* est la non-dualité parce qu'il n'y a ni esprit ni objet de pensée... La *Bodhi* étant sans origine, disparition, durée ni modification, est inconditionnée... La *Bodhi*, exempte des passions de la réincarnation et de tous leurs relents, est sans mélange... La *Bodhi* exempte de prise et de rejet est sans « vagues ». (*Vimalakirtimir des asûtra*).

• « *Le Bodhisattva Maitreya*

(*Alors le Bodhisattva Maitreya se leva, salua et dit*) : « Ô Bienheureux tout compatissant..., comment les Bodhisattva et les êtres qui vivront au temps du déclin de la Doctrine, désireux de s'ébattre dans l'océan de la grande extinction du Tathâgata (la plus haute désignation d'un Bouddha), doivent-ils trancher la racine du devenir ? Combien de lignées distingue-t-on dans les devenirs ? Comment distingue-t-on les différentes façons de cultiver l'Éveil du Bouddha ? A l'aide de combien d'expédients salvifiques les Bodhisattva qui entrent à nouveau dans le monde doivent-ils convertir et éduquer les êtres ? Oh ! Veuillez ne pas abandonner votre immense compassion qui vous porte à sauver le monde ! Veuillez conduire tous les Bodhisattva qui pratiquent et les êtres qui vivront au temps du déclin de la Doctrine, à acquérir l'œil de sagesse pur, à faire resplendir le miroir de leur conscience et à s'éveiller complètement à la connaissance insurpassable du Tathâgata ».

(*Alors le Bienheureux dit*) :

« Fils de famille, de toute éternité tous les êtres errent dans le devenir par suite de toutes sortes d'attractions et de désirs. Les différentes natures, celles nées de l'œuf, du chorion, de l'humidité ou par apparition, viennent à la vie à cause du désir sexuel. Sachez que le désir a pour racine fondamentale le désir. Les naissances et les morts se succèdent sans fin, parce que toutes sortes de désirs stimulent l'attraction. Le désir a pour origine l'attraction et la vie a pour origine le désir. La vie et l'attraction des êtres reposent fondamentalement sur le désir. Le désir né de l'attraction est la cause, la vie issue de cette attraction le fruit. Les éléments favorables ou défavorables proviennent des différents états de désir. Si l'état est contraire à ce que l'on aime, la conscience engendre des sentiments de haine et de rancune, qui créent toutes sortes d'actes karmiques. Cela entraîne une renaissance parmi les fantômes faméliques ou dans les enfers. Sachez que renoncer à l'attraction et à la voie du *Karman* (karma) est aussi un désir : renoncer au mal pour aimer le bien fait renaître dans le monde des dieux ou des hommes. Sachez également que le renoncement au mal est encore une forme d'attraction et que l'abandon de l'attraction ainsi que la réjouissance de ce détachement ont pour fondement l'attraction produisant des fruits excellents et supérieurs. Mais tout cela procède du devenir et n'est pas l'accomplissement de la Voie Sainte. C'est pourquoi les êtres désireux de se détacher du devenir et des renaissances doivent d'abord trancher la cupidité et éliminer leur soif d'attraction.

« Fils de famille, les Bodhisattva qui apparaissent dans le monde ne le font pas par attraction, mais par bienveillance et compassion, afin de conduire les êtres à se détacher de l'attraction. Ils entrent dans le devenir, simulant toutes sortes de cupidités. Tous les êtres qui vivront au temps du déclin de la Doctrine et seront capables d'abandonner les désirs, d'éliminer la haine et l'attraction, trancheront pour toujours le devenir. Recherchant assidûment le domaine de l'Éveil parfait du Tathâgata, ils seront éveillés à la conscience purifiée...

« Fils de famille, c'est uniquement par l'expédient salvifique de la grande compassion, que les Bodhisattva entrent dans les mondes et font mûrir ceux qui ne sont pas encore éveillés. Ils vont jusqu'à manifester toutes sortes de formes, dans des circonstances favorables ou défavorables, afin de

transformer les êtres et de les conduire à l'accomplissement de la bouddhité. Ils s'appuient sur la force de leur vœu pur, prononcé de toute éternité... » (*Sûtra de l'Éveil parfait*).

On comprend aisément l'importance de ces textes anciens et toujours actuels, en particulier du dernier, car la question du Maître Maitreya est fondamentale et la réponse du Bienheureux, du Bouddha, révélatrice. Je suis persuadé qu'une méditation longue et répétée de ce dernier texte peut être une source de joie et de grande compréhension intérieure.

Ici, mes chers amis, s'achèvera cette *Lettre de Nulle Part*. Comme je l'avais précédemment indiqué, elle aura été sans doute plus difficile que les autres, en raison de certains sujets dont elle a traité. J'ai cependant fait en sorte de n'aborder que le plus essentiel, en laissant délibérément de côté des questions certainement importantes sur lesquelles vous pourrez naturellement vous pencher par une étude personnelle, si tel est votre désir. Mais, par cette *Lettre de Nulle Part*, vous saurez ce qu'il était nécessaire, pour vous, d'apprendre ou de vous remémorer, et tel était le but que je m'étais fixé. Si vous souhaitez approfondir certains sujets, permettez-moi de vous recommander encore de ne pas lire n'importe quoi n'importe comment. Je vous ai, dans ces pages, signalé les livres qui me paraissent les plus fondés et les plus utiles. J'en indique d'autres, régulièrement, et je puis vous assurer que mon choix est toujours extrêmement attentif. Il est fait de manière à éviter toute confusion et à éclairer sans risquer de diriger quiconque sur des sentiers inutiles.

Ayant traité du futur Bouddha — du Maître Maitreya — je citerai, pour conclure, une phrase évangélique qui reste un salutaire avertissement, surtout dans les temps de désordre mais aussi *d'espérance* que traverse l'humanité : « Viendront des jours où vous désirerez voir un seul des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas. Et on vous dira : « Le voici là ! Le voici ici ! » N'y allez pas, n'y courez pas. Car, de même que l'éclair étincelant brille d'un point du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'Homme en son Jour... » (Luc 17).

Ainsi, à jamais, restons disponibles tout en étant constamment prudents.

Dans la prochaine *Lettre de Nulle Part*, je traiterai notamment, comme je l'avais promis dans une lettre antérieure, d'une religion exaltante de l'Inde, le *Sikhisme*. Je le ferai à partir de documents rares qui m'ont été personnellement remis à Amritsar et je souhaite que ce sujet vous intéressera comme il m'a intéressé moi-même.

Très sincèrement vôtre,



Raymond BERNARD

# Biographie de l'auteur



Né le 19 mai 1923, dans le Dauphiné, Raymond Bernard suit des études secondaires, puis entreprend à la Faculté de Grenoble des études de droit, interrompues par la guerre. Initié à l'ésotérisme par une rosicrucienne anglaise, Edith Lynn (1941), il correspond dès 1945 avec Jeanne Guesdon, Grand Maître de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix (AMORC) pour la France, puis avec Ralph M. Lewis, son responsable mondial. Il s'affilie en 1948, avant d'être admis dans la Militia Crucifera Evangelica (1952), chevalerie intérieure de cette organisation.

R. M. Lewis le nomme administrateur de l'AMORC en 1956, puis Grand Maître pour les pays de langue française, fonction qu'il occupera jusqu'en 1977. Elu au bureau suprême de l'AMORC, il devient Légat suprême en 1967. Il structure l'AMORC en France et dans les pays de langue française, particulièrement en Afrique, encourage la fondation de centaines de groupes locaux (loges), traduit en français l'enseignement écrit et le développe. Il établit le siège de la Grande Loge de l'AMORC pour les pays de langue française au château d'Omonville (Eure) en 1973, et fonde au

château de Tanay, près de Lyon, un lieu de retraite pour les rosicruciens. Il quitte ses fonctions de Légat suprême en 1986.

Il est reçu dans l'Ordre Martiniste Traditionnel (OMT) par J. Duane Freeman, à San Jose (1959), et R.M. Lewis lui en confie alors le développement en France. Il intègre la filiation française et se fait initier par un proche de Robert Ambelain, Marcel Laperruque, à Toulouse. Puis il développe l'OMT, avec un enseignement par correspondance et des groupes locaux (Heptades).

Il est reçu apprenti dans la Franc Maçonnerie italienne à Rome (1955), il rejoint en France la Grande Loge nationale française Opéra où il reçoit les trois grades symboliques (1959, 1960 et 1962). Après un long retrait de vingt-neuf années, dû à ses activités dans l'AMORC, il adhère à la Grande Loge de France.

Il relate dans son ouvrage *Rendez-vous secret à Rome*, publié en 1969, l'initiation templière qu'il a reçue en 1955, en Italie. Il fonde l'Ordre Rénové du Temple en 1970 mais s'en retire volontairement en 1972.

En 1988, il crée le CIRCES (Cercle International de Recherches Culturelles Et Spirituelles), mouvement destiné à rassembler ceux qui veulent agir dans le monde selon une éthique de respect. Par la suite, il établit dans ce cadre l'OSTI (Ordre Souverain du Temple Initiatique), introduisant ainsi la tradition templière et initiatique. Il quitte ses fonctions en 1997 et reste membre actif de l'OSTI jusqu'à son décès, le 10 janvier 2006.

Ses ouvrages développent son message initiatique : *Les maisons secrètes de la Rose-Croix* (1970), *Messages du sanctum céleste* (1970), *Fragments de sagesse rosicrucienne* (1971), *Nouveaux messages du sanctum céleste* (1973), *Rencontres avec l'Insolite* (1976), *Lettres de nulle part* (1978), *La Cathédrale cosmique* (1994), *Enseignements des maîtres de la connaissance* (1995).

*Sources : Manuel rosicrucien, Villeneuve-Saint-Georges, Éditions rosicruciennes, 1980 ; Maude Illman, Entretien avec Raymond Bernard, L'Esprit des choses, printemps-été 1995; Serge Caillet et Jean-Pierre Chantin, Les marges du christianisme, Paris, Beauchesnes, 2002.*

Certains ouvrages de l'auteur sont en ligne sur le site [www.tradition-mystique.net](http://www.tradition-mystique.net) :



On trouvera également une biographie détaillée sur le site [www.raymondbernard.net](http://www.raymondbernard.net) :

